UNIVERSITY OF TORONTO DUPL
3 1761 00581767 1

Institut apostolique african
des Pères blancs, Mechlin
Près du Tanganika

BV
3625
T3165

PRÈS

DU

TANGANIKA

PAR LES

MISSIONNAIRES DE S. EM. LE CARDINAL LAVIGERIE

INSTITUT APOSTOLIQUE AFRICAIN DES PÈRES BLANCS

MALINES

ANVERS

IMPRIMERIE H. MAJOOR, RUE PRUINEN, 19

1892

MGR. CHARBONNIER

ÉVÊQUE D'UTIQUE

PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE DU TANGANIKA

PRÈS DU TANGANIKA.

PRÈS

DU

TANGANIKA

PAR LES

MISSIONNAIRES DE S. EM. LE CARDINAL LAVIGERIE

INSTITUT APOSTOLIQUE AFRICAIN DES PERES BLANCS

MALINES

ANVERS

IMPRIMERIE H. MAJOOR, RUE PRUINEN, 19

—

1892

BV
3625
T3I6E

PRÉFACE.

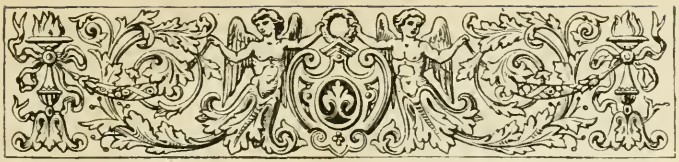
Da mihi animas, cœtera tolle tibi.
Donnez-moi des âmes, Seigneur, gardez le reste pour vous. Ste Thérèse.

Ce n'est point pour courir après les biens périssables de ce monde ; ce n'est point pour s'attirer l'admiration et les louanges des hommes que le Missionnaire a quitté son pays natal, ses amis, ses proches, sa famille, qu'il a renoncé librement aux joies les plus légitimes de la terre : un désir plus noble a enflammé son cœur, une pensée plus sublime l'anime et le transporte, il veut sauver ses frères malheureux et la devise de sa vie sera la noble aspiration de Sainte Thérèse : Donnez-moi des âmes, Seigneur, gardez le reste pour vous. Moins curieux que le touriste, plus discret que l'explorateur, il met tous ses soins à soulager les misères spirituelles et temporelles des pauvres sauvages dont il devient le Père. Quel beau et sublime spectacle de voir un jeune prêtre, couvert d'un costume souvent bizarre, enseigner aux nègres les premiers éléments de notre Ste-Religion ! Quel beau et sublime spectacle de voir ce même prêtre

panser charitablement d'horribles plaies ou manier la hache et la pioche afin d'apprendre à sa nouvelle famille la manière de s'abriter, de se nourrir!

Ses moments de loisir sont rares et s'il jette quelques notes sur le papier, c'est à la fois un acte de reconnaissance et de charité. Il montre à ses bienfaiteurs qu'il ne les oublie pas, et, qu'après ces chers infidèles, c'est pour eux qu'il prie, c'est pour eux qu'il écrit. Il leur montre l'emploi des ressources qui lui sont envoyées si généreusement par des âmes souvent pauvres mais véritablement chrétiennes ; il leur montre avec un saint enthousiasme le champ immense à défricher, les résultats déjà obtenus et ceux plus grands encore qu'il recueillerait, s'il avait à sa disposition de plus abondantes aumônes.

Puissent ces lignes tracées à la hâte et sans apprêts sur les bords du Tanganika toucher les âmes charitables, susciter de nouveaux dévouements et pousser vers ces rives lointains de nombreux ouvriers évangeliques. C'est là que dorment du dernier sommeil les RR. PP. Vyncke et Van der Straeten, et si nos regrettés confrères pouvaient encore nous adresser la parole, du fond de leur tombe prématurément ouverte, sortirait ce pressant appel : Venez, frères de Belgique, prendre notre place, cueillir le fruit de nos sueurs, étendre notre œuvre ; Messis quidem multa, operarii autem pauci.



CHAPITRE I

Aspect du pays. — Peuples. — Gouvernement. — Mpala. — Productions. — Nourriture. — Communisme. — Amour du pombé. — Animaux. — Rareté des oiseaux. — La flore. — Incendie des herbes. — Commerce. — Industrie. — Fabrication du sel.

Aspect du pays.

Cette partie de l'Afrique centrale designée sous le nom de Marungu, est située sur la côte occidentale du Tanganika entre le 6° et 9° de latitude méridionale. Ses limites sont au nord l'Uguha, au sud l'Urungu, au sud-ouest l'Itawa et le Moero, à l'ouest l'Ubemba, à l'est le lac Tanganika. C'est sur ce territoire que les missionnaires de Mpala usent leurs forces et deviennent des vieillards prématurés, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Le pays est montagneux sur les côtes, mais assez plat dans l'intérieur où les montagnes en s'élevant forment d'immenses plateaux dépourvus d'arbres, bien que la côte soit très boisée. Le mot Marangu signifie pays sans arbres. Aussi les riverains du lac, habitant un pays boisé, ne veulent pas être appelés Wamurungu, et lorsqu'on leur demande pourquoi, ils vous répondent infailliblement : Regardez les montagnes et les bois dont elles sont couvertes, donc ce n'est pas le Marungu.

D'après eux, il faudrait désigner sous ce nom, la partie du pays où finissent les montagnes avec la végétation arborescente et où commencent les hauts plateaux avec la végétation uniquement herbeuse. Les hauts plateaux eux-mêmes sont mamelonnés et de petites chaînes de montagnes se croisent dans tous les sens ; configuration qui en retenant l'eau des pluies, donne naissance à de nombreux ruisseaux et à quelques rivières importantes, mais inaccessibles à la navigation, à cause des gorges qui les encaissent et des rochers qui forment de nombreuses cascades.

Le climat du Marungu est celui de toute l'Afrique équatoriale ; mais les nuits de juin et juillet sont plus froides que partout ailleurs, à cause du vent qui descend des hauts plateaux. A cette époque, commencement de la mousson du sud, le thermomètre marque pendant la nuit 10 et même 9 degrés centigrades (au-dessus de zéro bien entendu) ce qui est relativement froid pour les indigènes. Le pays est salubre car les marais, foyers de pestilence et de fièvres, y sont rares.

Peuples. — Gouvernement. — Mpala.

Les peuplades qui habitent cette contrée appartiennent aux tribus les plus diverses venues de partout, au milieu desquelles on peut cependant reconnaître les vrais Aborigènes. Ils ont généralement une taille plus que moyenne, quelques-uns de vrais géants ; la tête forte et osseuse, le front fuyant, le nez gros et d'une forme disgracieuse rappellent le pied de marmite ; la bouche grande laisse voir entre deux lèvres prœminentes des dents d'une blancheur immaculée, les oreilles larges et écartées. Ils n'ont ni beauté ni régularité dans les traits du visage très souvent affreusement labouré par la variole. En résumé, leur physionomie générale est peu avenante et le type n'est pas beau. La couleur de leurs cheveux est empruntée aux argiles blanches et rouges mêlées à de l'huile de ricin ; celle des yeux ils la tiennent de la nature n'ayant encore, pas plus qu'en Europe, trouvé le moyen de teindre leurs prunelles.

Le tatouage est universellement pratiqué par les hommes aussi bien que par les femmes. L'opération se fait par incisions dans lesquelles on indroduit certaines plantes et du charbon pilé de manière à produire une cicatrice en relief. Quelques-uns en sont couverts des pieds à la tête, ce qui donne à tout le corps un air hideux et féroce. C'est la mode, il faut la suivre : que de mal elle impose aux enfants de la nature, aussi bien qu'aux détenus de la civilisation !

Le gouvernement est patriarcal et presque chaque village forme une république à part ; les anciens en sont les sénateurs : ils délibèrent et s'occupent des intérêts communs et particuliers en fumant leur pipe.

Le chef de la plaine que nous occupons porte le nom de Mpala son prédécesseur. C'est un vieux gredin qui a plus de sept péchés capitaux à son service; il a un air prodigieusement bête. Lorsqu'il vient nous voir, il est ordinairement accompagné de son nyampara aussi court que son maître est long, et de son fils qui lui ressemble autant qu'un petit éléphant peut ressembler à un grand. Ordinairement, pour ne pas dire toujours, il a la tête lourde et les jambes molles. Il vendrait son titre pour avoir du pombé. Abandonné du plus grand nombre de ses sujets qui se sont convertis, il s'est retiré dans les montagnes où il mène une vie d'ermite et soulage ses nerfs en distribuant des coups de bâtons à ses femmes qu'il dit paresseuses.

Productions.

Dans les vallées, le sol est d'une fertilité prodigieuse; aussi est-ce là que les indigènes se fixent de préférence, parce qu'ils y trouvent un terrain productif, de l'eau et du poisson, trois choses fort appréciées et qui suffisent pour leur bien-être. Peuple essentiellement sédentaire, les indigènes se livrent avec une activité rare en Afrique, à la culture des champs. Les principales productions du pays sont le maïs, le manioc et le millet, cultivés sur une grande échelle, ce qui leur donne dans les années pluvieuses une quantité considérable de farine. Après cela viennent par ordre d'importance

la patate douce, l'igname, les haricots, l'arachide et une grande variété de courges de toutes les formes et de toutes les grosseurs. Le ricin et le cotonnier poussent à l'état sauvage ; souvent on est obligé d'en débarrasser les autres plantations comme d'une mauvaise herbe. L'arbre à beurre pousse dans l'intérieur, sur le bord des ravins humides. Sa graisse se mange et sert à huiler le corps. Le tabac est l'objet d'un soin tout spécial, car la pipe et la prise sont d'un usage universel. Quand un missionnaire veut faire plaisir à un vieux ou à une vieille, le meilleur moyen est de lui bourrer sa pipe. Après, il peut aborder toutes les questions, il est devenu un ami. Il m'est ainsi arrivé, après cette entrée en matière, la grâce aidant, de pouvoir convertir pour les baptiser ensuite des vieillards sur le bord de la tombe. — Une de leurs manières de priser mérite d'être signalée; elle consiste à faire une infusion de tabac avec laquelle ils se remplissent les deux narines, qu'ils ferment ensuite avec des pincettes jusqu'à ce que la nicotine soit absorbée. — C'est une scène très curieuse de les voir alors travailler avec des pinces sur le nez et de les entendre causer d'un ton nasillard ; ces pinces sont remplacées quelquefois par le pouce et l'index.

Nourriture. — Communisme. — Amour du pombé.

La nourriture est plus abondante que recherchée : chez eux, comme tout le reste, la cuisine est restée à l'état barbare.

De la farine délayée dans de l'eau avec accompagnement de viande ou de légumes quelconques, suffit à leurs besoins très limités. Le tout mélangé donne une espèce de bouillie qui porte le nom générique de Kitoero ou Munani et comprend toutes les viandes possibles et de tous les animaux, depuis l'éléphant jusqu'à la fourmi blanche inclusivement, sans excepter les sauterelles, les capricornes et les rats ; en un mot, tout ce qui grouille est pour eux du gibier comme pour les anthropophages Wabembi. Ils connaissent et mangent une grande variété de champignons recueillis dans les bois. Je m'imagine que ces connaissances acquises par expérience au sujet des champignons, ont dû coûter la vie à beaucoup de monde.

Manger seul, est chez eux un acte odieux de gourmandise : le chef a seul ce privilège et personne ne peut toucher aux reliefs de ses repas. Les personnes de la même famille, les frères, les amis mangent ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, les hommes dans un panier et les femmes dans l'autre. Le tout est exactement partagé au milieu d'un silence profond, troublé par le seul bruit des mâchoires et des coups de dents qui font craquer les os quand il y en a. Les enfants prennent bien vite cette manière de communisme, et quand ils ont quelque chose, ils partagent toujours avec leurs congénères. — C'est ainsi qu'un jour j'ai vu un enfant partager un rat grillé en 14 parties, à peu près égales.

Leur boisson ordinaire est l'eau, mais quand ils ont du pombé, ils en boivent et ils en boivent beaucoup. Ils ont pour cette boisson de grain fermenté, le même faible que les Bretons pour le cidre et les hommes du Nord pour la bière. Quant aux effets, ils sont les mêmes produisant la pieuse

ivresse chez les uns et le contraire chez les autres. Il y a, à la mission, un indigène qui après avoir bu du pombé, récite son chapelet tant que durent les vapeurs enivrantes.

Animaux. — Rareté des oiseaux.

Les seuls animaux domestiques sont la chèvre, quelques rares moutons, la poule et le chien rappelant le chacal.

Les pentes boisées et les forêts épaisses qui couvrent les montagnes abruptes de la côte, servent de retraite à de gros et nombreux chimpanzés redoutés des indigènes. Le lion et le tigre, le premier beaucoup moins fort que celui d'Algérie, y sont très communs et font chaque année de nombreuses victimes ; tout dernièrement, plusieurs personnes ont été dévorées près du village de M. le capitaine Joubert par une vieille lionne, incapable de saisir tout autre gibier ; traquée ensuite par les indigènes, qui ne tenaient nullement à son terrible voisinage, elle a été tuée à l'aide de flèches et de lances empoisonnées. Dans l'intérieur, et à la saison des pluies sur la côte, les éléphants sont très nombreux; aussi les chasseurs à la recherche de leurs précieuses défenses ne manquent pas dans le pays. Le chasseur attitré de la mission armé d'un fusil calibre 8, en tue quelquefois quatre par année, ce qui constitue une petite rente pour aider le poste, et de la viande pour les orphelins.

Les buffles avec de nombreuses variétés d'antilopes de

toute taille, sont innombrables dans la savane; aussi lorsque nous voulons payer une fête aux enfants, il suffit d'envoyer les chasseurs dans les bois avec ordre de rapporter du gibier pour le jour indiqué. Il est rare de les voir revenir bredouilles.

Parmi les innombrables serpents, on rencontre un monstrueux boa, capable d'avaler une belle antilope d'une seule pièce, comme je l'ai vu. La peau sert à garnir les tambours des indigènes.

Dans les bois et les plaines inhabitées, les oiseaux sont rares; essentiellement amis de l'homme ou de ses produits, ils recherchent sa demeure et ses champs. Dans les quelques étangs du pays, où les ruisseaux viennent se reposer dans la tranquillité de l'eau dormante, on voit les oiseaux aquatiques seuls picorer, fouiller la vase, se promener sur les feuilles du nénuphar; parfois ils s'ébattent dans l'eau sans aucune crainte de l'homme, dans leur paisible domaine, se croyant encore au temps de l'ancien paradis terrestre. Hélas! déjà nous commençons à leur apprendre que l'âge d'or est aussi fini pour eux.

La Flore. — Incendie des herbes.

La végétation arborescente est riche sur les côtes du lac, et le botaniste y trouverait un vaste champ d'études intéressantes; mais par contre, les petites fleurs qui croissent à l'ombre des broussailles, sont très peu variées. La raison de

cette pénurie se trouve dans les incendies qui chaque année dévorent les herbes à la saison sèche. Vers le milieu de l'été, Août et Septembre, saison où le soleil pèse formidable sur la terre désséchée et les plantes qui crient la soif, on met le feu aux herbes. Poussé par le vent régulier de cette époque de l'année, il dévore tout; les herbes craquent, les tiges rampantes abandonnent leurs fruits, les géants vermoulus forment des gerbes de flammes qui s'élèvent vers le ciel avec un bruit sinistre. Le feu se promène partout; on entend de loin à travers les arbres, croître, diminuer, grossir le crépitement des flammes semblables à un torrent dévastateur qui ne respecte rien. Après cela, plus de fleurs, elles sont flétries dans cette fournaise qui dévore jusqu'à la graine; et le soir, au lieu du parfum qu'elles n'ont plus, c'est une odeur de fumée qui se répand partout. La verdure des grands arbres eux-mêmes, aux teintes douces et variées, est flétrie; leurs fronts altiers encore debout, semblent s'embrasser dans la mort. La campagne prend alors un triste aspect d'hiver, non pas neigeux mais charbonneux; elle devient nue, déserte. Tous les oiseaux ont fui avec les animaux sauvages vers les vallées humides où ils trouvent encore quelques brins d'herbes et de l'eau pour leur soif. Ainsi, chaque année, la couche supérieure de la terre est surchauffée par suite de l'incendie des forêts où tout est détruit et réduit en cendres; c'est ce qui explique pourquoi il n'y a que de gros arbres, les petits étant consumés par le feu et leurs grains carbonisées. — Les plantes à bulbes seules peuvent résister.

Commerce. — Industrie. — Fabrication du sel.

On dit généralement que la grande maladie des Africains est l'horreur du travail, mais les indigènes du Marungu se distinguent sous ce rapport et semblent moins ennemis du travail que leurs frères noirs.

Après la culture des champs, qui ne peut se faire que pendant quatre ou cinq mois de l'année, les indigènes se livrent à certaines industries qui, en leur procurant le nécessaire, leur donnent un certain bien-être inconnu dans d'autres parties de l'Afrique. L'adage des Américains : *time is money*, n'étant pas connu et le temps ne comptant pour rien, en général, c'est non l'adresse qu'il faut admirer, mais bien la patience avec laquelle ils travaillent.

Par ordre d'importance dans l'industrie, les forgerons tiennent la première place avec les fondeurs, qui, malgré leur outillage primitif, réussissent à fabriquer des quantités considérables de pioches excellentes, de haches, de lances et de flèches. Tous les ans j'achète plusieurs centaines de ces pioches pour nos diverses missions où elles sont un article de commerce très recherché.

Les autres industries pratiquées sont la fabrication des nattes en jonc ou en roseaux, des paniers souvent artistement travaillés avec des dessins très réguliers, enfin celle des étoffes de coton, qui généralement leur servent d'habit ou de pagne. Pour en tisser une seule de quatre coudées, il ne faut pas moins de trois mois de travail.

Le sel est l'objet d'un commerce tout spécial et c'est une véritable fortune pour le pays. Pour l'obtenir, les indigènes

ont détourné deux petits ruisseaux fortement salés et établis sur leurs bords dans de petites prairies, des espèces de marais salants, où l'eau coule et s'évapore sous l'action du soleil en laissant le sel sur la terre. Cette terre devenue blanche est soigneusement ramassée et ensuite lessivée dans un panier bien garni d'herbe servant de filtre. L'eau emportant le sel est recueillie dans des pots où elle doit bouillir jusqu'à complète évaporation. Ils obtiennent ainsi un sel passable et même quelquefois très blanc, surtout très recherché par certaines tribus au milieu desquelles ce condiment fait défaut. Il est pour nous d'un usage quotidien.

La fabrication des poteries connue de temps immémorial à cause du besoin, reste l'attribution des femmes qui, à la longue, acquièrent une véritable habileté dans ce genre de travail.

Après ce rapide aperçu topographique et commercial, passons aux mœurs et coutumes que j'ai pu étudier pendant plusieurs années.

CHAPITRE II

Mœurs et coutumes. — Costumes. — Ornements. — Guerres. — Justice. — Maladies. — Variole. — Mode de vaccination. — Salut. — Serment. — Mariage. — Noces. — Noms modernes. — Peau de chien. — Croyance à la Divinité. — Leza. — Condamnation à mort. — Maladies par malifices. — Mort et funérailles des chefs.

Mœurs et coutumes.

Les Wamarungu appartiennent à la grande famille de Cham, c'est tout ce que je peux affirmer sur la race; quant à leur langue, elle aussi fait partie de la grande famille des langues dites à classes du Bantu qui ont toutes entre elles de grandes affinités, mais, chose remarquable, le mot mère qui presque partout ailleurs se traduit par mawa, nina ou na, se traduit ici par Yangu.

Comme je l'ai dit plus haut, chaque village est indépendant, nulle cohésion n'existe entre eux, excepté celle qu'impose

le fort au faible ; ce qui devient une source de guerres et de disputes interminables. Comme tous les sauvages, ils se réunissent par villages de 10, 20 et 50 maisons; quelques-uns plus importants, et sous la direction d'un chef plus intelligent et surtout plus belliqueux que ses semblables, atteignent le nombre de cent. Entourées d'une estacade en bois, les huttes sont construites sans ordre ni symétrie. Ordinairement elles ont la forme ronde avec un toit conique toujours couvert de paille. L'intérieur se compose d'une pièce unique servant de cuisine, de chambre à coucher pour les propriétaires, de grenier, d'écurie pour les chèvres et de poulailler pour la gent bipède. L'unique ouverture qu'on laisse, sert de porte, de fenêtre et de cheminée. Le mobilier, on ne peut plus simple, se compose d'une ou plusieurs nattes placées sur une claie en roseaux, de quelques pots en terre et d'une calebasse servant de pipe ; aussi, en cas de déménagement, la femme peut-elle tout emporter dans un panier. Si le feu vient à se déclarer au milieu de ces huttes, la pipe est la première chose que l'on préserve des flammes. En voyage j'ai été souvent obligé de loger dans ces cases hermétiquement fermées. Le propriétaire avait toujours soin d'y allumer pour la nuit un bon feu, qui à lui seul suffisait à absorber tout l'oxygène; pour m'habituer à ce genre de logement, j'ai plus d'une fois au milieu de la fumée épaisse qui remplissait la pièce, versé des larmes amères. Cette habitude qu'ils ont de toujours dormir près d'un feu vient de la crainte des brigands et des mauvais sujets qui cherchent à nuire aux hommes surtout pendant la nuit.

Costumes. — Ornements.

Ce qu'il y aurait à dire sur le costume et les ornements pourrait ainsi se résumer : économie d'étoffes et profusion d'ornements de toutes sortes. En Europe, on économise les étoffes en haut et on les prodigue en bas, ici rien de semblable : l'habit est toujours sommaire. On a juste ce que réclame la décence et ce que produit la science la plus élémentaire. Chez nos sauvages les étoffes sont rares et, à cause du transport, d'un prix inabordable pour leurs maigres bourses. Ils les remplacent par quelques grossières cotonnades ressemblant à de la toile d'emballage qu'ils fabriquent eux-mêmes. C'est l'écorce du ficus rendue souple par un patient martelage. Leur peau toujours abondamment graissée, reluisant au soleil comme du bronze bien fourbi, remplace les habits qu'ils ne peuvent se procurer.

Les ornements au contraire sont répandus à profusion sur toute leur personne, principalement chez les grands qui se distinguent par ce moyen. Ce sont des colliers de perles variées enfilées dans des crins de fauves, des défenses de sangliers, des chapelets d'insectes reputés amulettes puissantes ; aux bras, des bracelets d'ivoire et de peau d'éléphant ; aux pieds, des torsades de fil de laiton laminé et enroulé sur des crins pris à la queue du buffle. Les cheveux, objet principal de leurs soins, sont disposés en torsades, tire-bouchons, en mèches longues retombant sur les épaules. Pour cela ils ajoutent à leurs cheveux courts et crépus de minces fibres d'herbes préalablement huilées et noircies. D'autres se font des tonsures, des raies dans toutes les directions. Pour les ornements de la chevelure, leur imagination

n'a pas de bornes, ils exécutent tout ce qu'ils peuvent inventer de plus bizarre.

Guerres.

Avant l'arrivée des premiers explorateurs et des missionnaires, la guerre de tribu à tribu était devenue chez nos nègres une maladie chronique. La présence des métis musulmans, venus là dans le but unique de faire des esclaves et de ramasser de l'ivoire, était une source de razzias perpétuelles dans le pays. Les habitants en sont très recherchés comme esclaves à cause de leur caractère doux et serviable. Comme partout, tous les fléaux, meurtres, carnages, famine, accompagnaient ces guerres d'extermination ; les hommes solides massacrés, les villages détruits, brûlés, les femmes et les enfants emmenés en esclavage. De là une dépopulation facile à concevoir. Le Marungu ne serait plus maintenant qu'un vaste désert, si M. Storms et après lui le capitaine Joubert, n'étaient venus mettre fin aux horreurs de ces guerres. Tel qui va chercher de la laine, s'en revient tondu, dit le proverbe. C'est ce qui est arrivé pour quelques métis qui se sont hasardés dans nos parages. Mis à la raison par le capitaine, ils ont maintenant une peur bleue de ses fusils qui font, comme disent les naturels : Boum, boum ! L'arrivée de l'expédition anti-esclavagiste va nous donner une paix pleine et entière : l'ère de prospérité semble enfin arrivée pour cette belle mission qui se développe bien rapidement.

Justice.

Le chef de chaque village a régulièrement le droit de rendre la justice ; mais comme souvent il cherche d'abord ses intérêts et se laisse aisément corrompre par l'appât des cadeaux, les indigènes préfèrent venir plaider devant les européens. Les procès sont nombreux ; tantôt c'est un individu qui a volé une poule ou qui détient injustement un esclave ; tantôt c'est un mari qui traite trop durement sa femme et celle-ci, pour cette raison, demande à se séparer. Le plus souvent ce sont des affaires de sorcellerie qui ont occasionné la mort de tel ou tel individu. Ici tout le monde est orateur : pas d'avocats, chacun plaide sa cause avec force gestes. Il n'y a point de frais de justice et chaque individu, sans crainte de se ruiner, peut engager des procès et les poursuivre, au risque d'y laisser quelques débris de sa peau. On écoute les plaideurs, et le coupable est condamné à rendre l'objet volé ou à recevoir des coups de bâton. Un bon fagot de rotins coupés dans la forêt suffit à vider un nombre considérable de procès. Voilà un pays ! Soyons-en fiers. Ainsi fais-je.

Maladies. — Variole. — Mode de vaccination.

Les maladies les plus onéreuses dans le pays sont les plaies aux jambes, surtout depuis l'apparition du chique *(pulex penetrans)* qui pénètre dans la chair, de préférence

sous les ongles des pieds pour y déposer ses œufs. Si on n'a pas soin de l'extraire aussitôt, il peut en résulter des plaies très graves qui rongent les orteils et demanderaient l'amputation d'un membre. Mais les noirs préfèrent mourir plutôt que de subir l'opération qu'on leur conseille de laisser faire.

Les ophtalmies sont très communes à la fin de la saison sèche, époque où le myumbo, arbre qui pousse à profusion dans le pays, donne ses fleurs. Les noirs attribuent à son pollen leurs maux d'yeux.

La plus terrible de toutes les maladies et celle qui fait le plus de ravages parmi les indigènes, c'est la petite vérole. Ils la distinguent, selon qu'elle est confluente ou discrète, en variole de maïs, de sorgho, et de millet. Personne n'échappe à la dernière et il est rare de voir les malades succomber à la première. Les varioleux sont enfermés dans une maison bien chauffée, où ils s'étendent sur un lit de sable fin recouvert de larges feuilles de bananes qui sont remplacées tous les jours; puis à l'époque de la suppuration ils ouvrent les boutons avec une épine. C'est là tout le traitement.

A la fin de l'année 1890 et au commencement de 1891, cette épidémie a régné aux environs de la mission sans faire toutefois comme d'ordinaire de nombreuses victimes.

Dans l'impossibilité absolue d'avoir du bon vaccin, lequel, en venant ici, perd toute sa virulence sous l'action de la haute température et de l'humidité, nous avons recours à la pratique de la variolation, qui consiste à prendre sur un individu atteint de la variole discrète, du pus pour l'inoculer à ceux qui n'ont point encore eu la maladie. Jusqu'ici les résultats obtenus ne laissent presque rien à désirer; on peut même dire que cette méthode a été couronnée d'un plein

succès. Pendant trois longs mois notre médecin nègre, Charles Faraghit, ancien étudiant de Malte, a parcouru les villages indigènes pour vacciner ainsi tous ceux qui se présentaient. Sur plusieurs milliers de personnes auxquelles la variole bénigne avait été inoculée, 10 à 20 au plus sont mortes. On venait de très loin trouver le jeune docteur pour avoir le remède. Il a passé, en conséquence, auprès de ses frères, pour le plus grand sorcier de tout le pays. Devant les effets évidents de préservation, les préjugés des noirs ont complètement disparu au sujet de cette espèce de vaccination.

Avant même de connaître le procédé de M. Haccius, Charles avait lui-même résolu d'inoculer le virus variolique, récolté sur l'homme, à une jeune génisse de notre troupeau, afin d'obtenir ainsi la *variole-vaccine*. Les études récentes faites en Europe et que nous avons connues plus tard par l'*Afrique Explorée*, viennent confirmer l'efficacité de ce procédé facile à pratiquer.

Nous aurons désormais le remède à côté du mal. Cette épidemie a, dit-on, il y a cinq ans, enlevé la moitié de la population du Marungu. Abolissons d'un côté la chasse à l'homme et de l'autre, détruisons les effets de la variole, alors l'Afrique centrale se repeuplera vite.

Salut.

Le salut à un chef est très respectueux en quelque lieu qu'il rencontre son sujet; il a droit au salut de celui-ci. Le

subordonné arrivé près de son maître, se met à genoux en se prosternant jusqu'à terre. Les deux coudes appuyés sur le sol, il bat des mains en faisant deux prosternations. A la première, le chef répond : *tata, tata, tata, nene tata*, Père, père, moi je suis ton père. A la seconde, il répond : *tata nene tata, mwana wane*, Je suis ton père, tu es mon enfant. Si plusieurs individus se trouvent réunis, la cérémonie se fait en commun : tous saluent à l'unisson. Un particulier rencontre-t-il un ami plus grand que lui, le salut se fait de la même manière. Les égaux se saluent en se frappant mutuellement la main droite à deux reprises; cette première opération faite, chacun de sa droite se frappe la main gauche, ou bien se frotte légèrement le nombril et le sein gauche.

Une autre manière usitée non loin d'ici, mais que je n'ai jamais vue, consiste à se cracher mutuellement au visage. Si quelqu'un s'imaginait de me saluer de cette façon, il serait assuré de recevoir son salut au centuple.

Serment.

Pour protester de la vérité de ce qu'ils disent, les indigènes ont l'habitude de faire ce qu'on appelle le serment à leur interlocuteur. Il peut se faire de plusieurs manières. D'abord en jurant de dire la vérité par le nom d'un petit enfant; mais si ensuite l'enfant vient à être malade ou à mourir, gare au menteur, il est parjure et cause de ce malheur. Il deviendra l'esclave des parents ou sera mis à mort comme sorcier.

Une autre manière plus innocente consiste à prendre une pincée de poussière que l'on dépose sur la langue tirée le plus long possible.

La troisième et la plus usitée que je ne manque jamais de pratiquer pour tenir en éveil mes auditeurs, surtout pendant le catéchisme, consiste à faire pincer un voisin sur la cuisse ou sur l'épaule.

A celui qui dit ou raconte des choses fausses en public, les personnes présentes peuvent lui lancer de petites pierres. Il paraît que souvent dans les procès les intéressés lui en lancent de grosses.

La simple affirmation se fait en relevant la tête en silence, le contraire de ce qui se pratique chez nous.

Chez eux, dire merci, c'est recevoir avec les deux mains. Pour une grande faveur accordée ou un service extraordinaire rendu, ils témoignent leur gratitude et disent merci en se couchant sur le dos pour se rouler dans la poussière, en battant des mains.

Mariage. — Noces. — Noms modernes. Peau de chien.

Pour ne pas offenser les oreilles pieuses, je suis obligé de taire beaucoup de choses au sujet des mœurs et coutumes. Tout, dans leurs cérémonies, comme dans leurs amusements, est grossier et bête chez les hommes, niais et monotone du côté des femmes. Les religions font les peuples à

leur image, a dit quelqu'un, et rien n'est plus profond dans l'humanité déchue que l'union de la luxure et de la cruauté. Les voluptés sont homicides et la chair aime le sang; ainsi s'explique le paganisme avec tous ses désordres, ses guerres, ses sacrifices, et le culte de la nature où tout le monde s'entre-dévore. Au fond le malheur même des sauvages est peut-être moins d'avoir connu le bien que d'avoir haï le mal.

Dans le Marungu, les filles libres ne se vendent généralement pas, bien qu'il y ait de nombreuses exceptions à cette règle. Quand un jeune homme veut se marier, il envoie à la jeune fille, sur laquelle il a ses vues, quelques feuilles de tabac par un tiers avec ces paroles : si tu m'aimes, je t'aime ; et le plus souvent le mariage finit par se conclure. Les bras de la jeune fille constituent sa dot ; ils travailleront pour le mari, qui lui, de son côté, à l'époque des cultures, devra défricher un champ pour sa belle-mère ; c'est une des conditions du contrat; s'il y manque, la mère peut reprendre sa fille. Le jour des noces on chante, on danse au son du tambour, on fait des sacrifices aux esprits pour que le nouveau mariage soit heureux, et surtout on boit du pombé.

Passant un jour dans un village indigène, à la vue des danses et des réjouissances générales, je demande quelle est la raison de cette joie universelle. On me répond : le chef du village marie sa fille et il y a fête pour tous ses enfants. Curieux d'assister à un mariage à la mode indigène, je me mêle à l'assistance pour laquelle du reste je n'étais point un inconnu. La jeune femme montée sur les épaules d'un hercule nègre, contemplait le jeune homme tout ruisselant d'huile, assis devant la porte d'une case sur une natte en roseaux : c'était son fiancé. Devant lui était placée une verge

de rotin que chacun des assistants venait prendre à son tour pour lui en donner un coup sur le dos. Je demande à l'enfant qui m'accompagne pourquoi ils frappent ainsi ce jeune homme. C'est pour le marier, répond celui-ci, et on lui donnera ainsi pendant quatre jours des coups qu'il devra recevoir sans se plaindre, afin que tout le monde sache qu'il est bien marié.

Après cela rien d'étonnant, si une fois en ménage, il rend le centuple à sa femme pour les coups reçus au jour de ses noces.

Le divorce est chose commune chez eux, mais quand la femme n'est pas esclave, elle a droit sur tous les enfants.

Ordinairement chez les noirs, les familles sont très peu nombreuses. Celles où il y a cinq ou six enfants sont très rares. Les noms qu'ils reçoivent à leur naissance ou qu'ils se donnent eux-mêmes une fois adultes, sont recherchés et drôles ; les plus communs et les plus modernes sont : Fusil, canon, capsule, poudre, plomb, fer, cuivre, âne et vache, lion, bœuf pour les hommes.

Comment t'appelles-tu, demandait un jour le père chargé des corrections? Je m'appelle Peau de chien, répond l'individu condamné à recevoir des coups de bâton. Eh bien! reprend le père, ta chienne de peau va payer tes sottises.

Croyance à la Divinité. — Leza. — Condamnation à mort.

Les noirs ont les mêmes intérêts que nous à connaître

Dieu et leur destinée ; aussi bien en examinant, en étudiant avec soin la langue et les coutumes des Wamarungu, on est bien vite convaincu qu'ils sont essentiellement religieux et qu'ainsi ils font partie de ce concert unanime formé par toutes les tribus de la terre en l'honneur de la Divinité.

Ils croient en effet à l'existence d'un être supérieur mal défini, et honorent une foule d'esprits bons ou malfaisants.

A l'être supérieur qu'ils reconnaissent, ils donnent le nom de *Leza*, c'est-à-dire celui qui habite au-dessus des nuages, qui envoie la pluie à la terre ou l'empêche de tomber, comme il lui plaît. Les hommes et les animaux sont sa propriété. A cette question : D'où sont venus le premier homme et la première femme ? ils répondent : nous savons que *Leza* les avait avec lui au-dessus des nuages et que, voulant les placer sur la terre, il les fit descendre avec des graines de maïs dans leurs cheveux.

Les hommes et les animaux se multiplièrent et un jour Leza leur parla et leur dit : « Ecoutez mes ordres et suivez-les : je vous ordonne de veiller pendant une nuit, plus un jour et encore une nuit ; je vous laisse, mais je reviendrai. » Tous veillèrent pendant de longues heures, mais à la fin vaincus par ce besoin de dormir qui tourmente l'homme comme les animaux, tous s'endormirent d'un sommeil profond, excepté le serpent. Leza revint comme il l'avait promis. Il appela l'homme et l'homme ne répondit pas ; il appela la femme et la femme ne répondit pas ; il appela l'éléphant et l'éléphant ne répondit pas ; il appela le lion et le tigre, ils ne répondirent pas ; il appela les autres animaux, aucun ne répondit. Enfin il appela le serpent, et le serpent répondit : *Hyo mwa*.

« Parce que vous n'avez pas suivi mon commandement, dit Leza, vous mourrez tous, excepté le serpent. »

Voilà pourquoi, ajoutent les indigènes, tous nous mourons jeunes et vieux ; voilà aussi pourquoi le serpent ne meurt pas, mais change de peau quand il est vieux pour redevenir jeune. Pour en diminuer le nombre, nous devons les tuer.

Il serait peut-être permis d'attribuer à cette histoire, devenue légende à travers les siècles, une source commune avec le fait de la chute originelle.

Parmi les divinités d'ordre inférieur ou esprits, les plus connues sont le *Kahomba*, représenté par une pierre ronde trouée au milieu ; il a la propriété d'attirer le poisson dans les rivières; les *Nguru* qui président à la garde des villages ; on leur bâtit une sorte de maisonnette en paille où sont déposées des gourdes percées, des morceaux de quartz, des cornes de chèvre ou d'antilope remplies d'os divers, de poils, de crottes de chèvre.

Certains arbres sont considérés comme l'habitation d'un esprit, on y va faire des offrandes. Il y a une année, nous avons fait couper le géant mzimu du pays pour construire un village à sa place. Les indigènes disaient : Toutes vos haches se briseront contre lui, mais il est tombé, et a servi à faire notre soupe.

Les *Visi*, autre espèce de mzimu, sont des figurines de diverses dimensions, représentant le plus souvent des ancêtres ou de grands personnages. A l'entrée de chaque village, il s'en trouve une grossièrement taillée et coiffée d'un pot en terre. C'est une sentinelle muette pour avertir de l'approche de l'ennemi.

Maladies par maléfices.

La plupart des maladies qui affligent nos naturels sont attribuées aux maléfices, et c'est la superstition qui leur sert de guide pour découvrir le coupable. Voici les moyens qu'ils emploient pour trouver, absoudre ou punir le mlozi ou ensorceleur, qu'on croit être la cause de la mort d'une personne ou bien de sa maladie. L'opération se fait toujours à l'aide d'un sorcier, grand interprète des hommes dans leurs communications avec les esprits.

Au moyen de ses remèdes et de ses prétendues connaissances extra-humaines, le sorcier tâche de trouver d'abord le village et prouvera ensuite quel est le coupable. Cela fait, on se rend dans le village désigné où l'on devra prendre un rat, ce qui est facile vu leur nombre. Si le rat est un mâle, le coupable est un homme; s'il est une femelle, c'est une femme qui est la coupable. Les accusés sont ensuite soumis à l'épreuve de l'eau bouillante; elle consiste à plonger la main dans un pot rempli d'eau pour en retirer un objet placé au fond : celui qui se brulera sera le coupable.

Le plus souvent ils emploient le *poison d'épreuve*. Il consiste à avaler une infusion d'écorce d'arbre qui constitue un vomitif violent et qui devient poison suivant la dose administrée par le sorcier; celui-ci fait ainsi mourir qui bon lui semble. Cette écorce envoyée à l'analyse chez M le docteur Carles à Bordeaux a été examinée. Cet éminent praticien nous a répondu qu'elle contient un poison violent et qu'il n'est nullement prudent de l'employer même à petite dose comme vomitif. Quelquefois l'accusé se fait remplacer par un chien qui prend le poison; les conséquences sont les mêmes.

Celui qui est déclaré coupable par l'eau bouillante ou le poison, supposé qu'il ne meure pas immédiatement après cette dernière épreuve, est condamné à mort. Le sorcier appelé pour faire l'épreuve, est chargé de l'exécution ; il a droit à une dent de la victime, immolée les yeux bandés. On reconnaît à la collection qu'ils font ainsi, la valeur des sorciers, gens redoutés dans le pays à cause de la science surnaturelle qui leur est attribuée. Ces hommes diaboliques ont l'air fort repoussant ; ils deviennent rares et ne se vantent plus du pouvoir, qui est sensé être leur apanage exclusif; ils ne revêtent plus leurs insignes d'hommes du diable. Aujourd'hui les indigènes se réfugient près de nous : ils savent qu'ils y trouvent aide et protection. Persuadés qu'à l'aide de nos livres, dans lesquels ils nous voient lire et écrire, nous devons tout connaître, ils nous prient d'y regarder et d'y constater si nous n'y lisons pas qu'ils sont réellement innocents.

Dans toutes ces choses de sorcellerie, il y a bien l'action du diable qui tient ces pauvres sauvages sous son joug infâme; mais il y a aussi leur propre perversité qui les pousse à tuer leurs semblables pour s'emparer de leurs biens ou de leurs enfants afin d'en faire des esclaves.

Leurs autres coutumes et superstitions ressemblent beaucoup à celle des Woyovos ; leurs amulettes sont du reste absolument les mêmes.

Mort et funérailles des chefs

Pour les simples mortels, passer de vie à trépas, et ensuite

dans la tombe, n'a rien d'extraordinaire, mais pour les grands, décorés du titre de sultan, la chose est autrement compliquée.

Lorsqu'un chef est malade, quelques privilégiés ont seuls le droit d'entrer dans sa hutte pour le visiter; la foule se tient au dehors. S'il vient à mourir, on cache la fâcheuse nouvelle le plus longtemps possible; pour cela, en vue de tromper ses sujets, un de ses parents s'étend à côté de lui sur la même natte; son office est de râler et de faire croire ainsi que le sultan vit encore. Après quelques jours, la mauvaise odeur du cadavre en décomposition se répandant au dehors, cacher la mort plus longtemps n'est pas possible; on l'annonce au village qui se réunit pour pleurer, c'est-à-dire pour chanter avec accompagnement de tambour. Tout le monde peut voir le chef, son corps est déposé dans un immense panier ouvert et un peu élevé au-dessus de terre. C'est là que, muni des insignes de la royauté, il se réduira en pourriture; on le trouve un gros coquillage dans la bouche, des plumes sur la tête, les bras croisés retenant son arc et des flèches, les genoux repliés sur la poitrine; au-dessous du panier sont disposés des vases pour recueillir les vers et la pourriture qui en sortiront; tout alors sera conservé par les parents ou les enfants qui en composeront des amulettes puissantes.

On l'enterre pour ainsi dire à l'état de squelette, mais auparavant on détache la tête du cadavre pour la conserver et la passer à son successeur; celui-ci sera mis en terre avec elle, tandis que lui-même prendra à la place de la sienne propre celle de son prédécesseur conservée à cet effet. La tombe qui la reçoit est immense; la partie creusée en forme de voûte, c'est la place qui lui est réservée; une de ses femmes le

reçoit dans sa dernière demeure et est ainsi enterrée toute vivante. L'autre partie de la tombe est réservée aux esclaves qui seront sacrifiés avec lui pour lui former un cortège convenable dans le monde des esprits. Devant lui on dépose sa pipe avec du tabac et du chanvre, ainsi que des pots remplis de farine. Avant de couvrir le tout, les femmes du défunt qui passent de droit au successeur, viennent sur le bord de la fosse offrir de la farine à leur ancien mari. Ses enfants viennent à leur tour et prient leur père de ne pas les oublier, mais de les aider à se procurer beaucoup de biens.

Pendant le deuil, les femmes du roi décédé ne doivent ni s'approcher du feu ni se frotter d'huile. De temps à autre les enfants du mort viennent sur sa tombe offrir des sacrifices divers. Si c'est du pombé, ils font un trou au milieu de la tombe, versent le précieux liquide et boivent ensuite ce qui n'entre pas dans la terre. Ils disent, c'est la portion que *tata* nous laisse.

Quelquefois ces tombes muettes sont dans la suite le théâtre de nouveaux sacrifices humains. Ce fait est arrivé à deux reprises depuis trois années.

Nous venons de voir l'exposé rapide de l'état social et religieux des populations du Marungu. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, car il me serait impossible de dire dans quelles conditions les missionnaires trouvèrent ce pauvre peuple il y a cinq ans. Le sujet du reste est aussi affreux qu'étendu. C'est pourquoi n'en parlons davantage, mais disons un mot des fruits de la mission en cette partie de l'Afrique.

Inutile de dire qu'autour de nous, dans un rayon assez vaste, les *Walozi* ou prétendus ensorcelleurs ne sont plus

vendus comme esclaves ou mis à mort; déjà les massacres abominables accomplis à la mort des chefs ont cessé sous l'intelligente surveillance du capitaine Joubert, auxiliaire dévoué de la mission. Si ces crimes se commettent encore, ils sont peu fréquents et les sacrifices humains faits sur les tombes de certains grands personnages, ont aussi à peu près complètement disparu. Ces résultats ont été obtenus par la prédication et l'ascendant qu'exerce M. le capitaine sur les indigènes, ses protégés. Ainsi pendant qu'il couvre la mission de son épée et empêche beaucoup de guerres et de crimes, les missionnaires travaillent activement à relever le niveau moral des populations qui les entourent.

Encouragés par les succès obtenus, nous travaillons avec ardeur à défricher le champ du père de famille; nous le prions de faire croître la divine semence jetée à temps et à contretemps dans les âmes et nous espérons.

CHAPITRE III

Commencement de la Mission à Mpala. — Progrès rapides. — Témoignage des Arabes. — Ménages. — Rachats. — Villages chrétiens. — Catéchumènes. — Observation du Dimanche. — Orphélinats. — Métiers. — Ferme modèle ; école d'arts et métiers. — La pierre à chaux.

Commencements de la Mission à Mpala. — Progrès rapides. — Témoignage des Arabes.

Lorsque vers la fin de 1885, les missionnaires, succédant aux agents de l'association internationale, vinrent occuper le poste de Mpala, ils avaient avec eux cinq ménages dont un seul chrétien. Toutes les peuplades sauvages des environs suivaient leurs coutumes propres, se dévoraient entre elles en se faisant des guerres continuelles. Peu à peu les animosités qui existaient de village en village, cessèrent au contact des

prédicateurs de l'évangile. Les arcs et les flèches tombèrent de leurs mains. Une paix relative, troublée seulement par les razzias des négriers, régna dans ce pays. Une grande partie des indigènes demandèrent la protection des missionnaires et bientôt vinrent soumettre leurs procès au jugement des Blancs, qui dès lors furent regardés comme la personnification de la justice incorruptible, inconnue de leurs chefs respectifs. Les faibles vinrent se refugier près de la mission pour échapper ainsi aux poursuites des traitants qui infestaient l'intérieur du Marungu. Le nombre des rachats d'esclaves alors très nombreux vint aussi grossir le petit troupeau.

C'est ainsi que Mpala est devenu un centre chrétien important, qui actuellement déverse son trop plein en fondant de nouvelles colonies dans ses environs. A ce titre il mérite le nom de Maison Mère du Marungu. C'est de cette mission en effet, que sont sortis les 30 premiers ménages, qui ont fondé la florissante station de Saint-Louis du Mrumbi dirigée par l'infatigable capitaine Joubert ; le village de St-Michel, établi chez Rutuku à une journée et demie d'ici; ainsi que deux autres situés dans la plaine de Mpala. Ces derniers ont à leur tête des chrétiens d'élite, animés d'un grand esprit de prosélytisme. Aussi ces villages s'augmentent-ils rapidement, car le vieux proverbe oublié des pays civilisés : « *il fait bon vivre sous la crosse* » est déjà connu et mis en pratique, bien que traduit d'une autre manière.

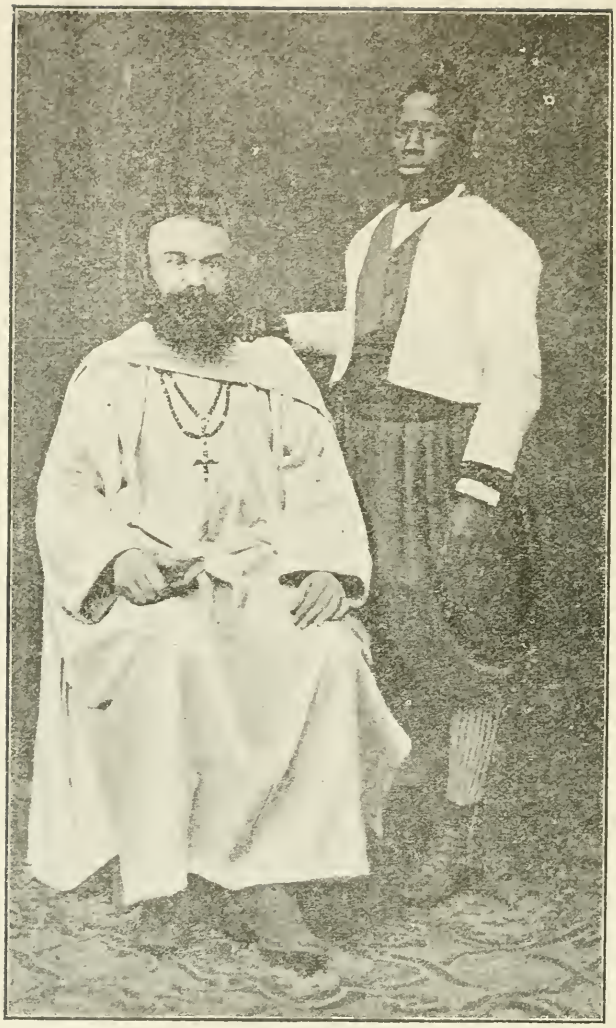
Les nouveaux venus s'habituent très vite à nos us et coutumes; ils ont d'ailleurs quatre années d'épreuves pour se former à la vie chrétienne avant d'être admis au baptême, règle très sage imposée à ces natures primitives et dont nous

reconnaissons tous les jours l'importance. Pendant ces quatre années, l'instruction et le bon exemple portent leurs fruits et transforment complètement ces pauvres noirs, naguère encore plongés dans la barbarie la plus profonde. — Des Arabes témoins de cette transformation radicale, disaient en parlant de nos néophytes avec qui ils avaient eu affaire : « On ne peut plus rien faire des noirs qui ont connu ou vécu avec les missionnaires. Ceux-ci leur mettent, nous ne savons quels remèdes dans la tête, contre lesquels nous sommes absolument impuissants. » Ce qui veut dire : les hommes des missionnaires ne sont plus susceptibles d'être musulmanisés.

Avec le nombre des chrétiens et le personnel toujours croissant de la mission, notre influence a proportionnellement gagné du terrain. De sorte que nous sommes maintenant pour tout ce pays des bienfaiteurs et des protecteurs, c'est un fait reconnu par tous. On nous respecte, on nous honore, on nous aime.

En comparant l'état présent au passé, le Père Dromeaux, le vétéran des missionnaires au Tanganika, nous disait un jour avec la satisfaction que donne le devoir accompli, le chemin parcouru et une santé noblement usée sur les champs de bataille : Autrefois nous étions des va-nu-pieds, des parias aux yeux des Arabes et des indigènes qui tâchaient de nous attirer le plus possible parce que nous avions besoin d'eux. Maintenant les rôles, les temps et les cœurs sont bien changés.

Un champ, dit-on, ne rapporte rien quand il n'a pas été arrosé de la sueur de ceux qui le cultivent ; ici la sueur, les privations, les sacrifices de nos aînés n'ont pas manqué : aussi le champ d'abord ingrat a déjà donné cent pour un. Le sang des martyrs serait sans doute préférable, *sanguis*



R. P. VYNCKE

MISSIONNAIRE D'AFRIQUE (HAUT-CONGO)

martyrum semen christianorum, comme pour l'Ouganda; mais le bon Dieu n'a pas encore jugé digne de cette grâce la terre du Marungu. S'il ne permet pas qu'un seul de nos cheveux tombe sans sa permission, peut-être permettra-t-il un jour que la tête tombe avec les cheveux. En attendant les missionnaires et les néophytes tâchent de faire leur salut en détail ne pouvant le faire en gros.

Ménages. — Rachats. — Villages chrétiens.

Pour montrer les progrès de nos œuvres et les résultats obtenus, je dois vous donner quelques chiffres. S'ils paraissent encore faibles, il faut penser que la mission ne compte encore que six années d'existence ou plutôt quatre, car les deux premières, toujours très pénibles, sont presque à retrancher.

J'ai dit qu'à la fin de 1885 le personnel peu brillant de la mission se composait de cinq ménages seulement; c'était vraiment le petit troupeau de l'évangile (*pusillus grex*); actuellement il se monte à plus de trois cents, établis dans nos villages chrétiens, toutefois en dehors de l'élément païen qui lui aussi à ses centres.

Le nombre des baptêmes qui, en 1888 atteignait le faible chiffre de 22, s'est élevé cette année à 456; celui des catéchumènes qui, comme je l'ai déjà dit, doivent faire un stage de quatre ans pour se préparer au baptême, approche de 2000, sans compter les nombreux postulants indigènes.

Le nombre des rachats faits pendant cette année est de 192. Nous aurions pu dépasser ce chiffre de beaucoup, si nos ressources étaient moins limitées et si nous avions des religieuses pour élever les petites filles.

En attendant des temps meilleurs où, grâce à une sécurité complète, il sera possible à nos sœurs-missionnaires de parfaire auprès des personnes de leur sexe l'œuvre commencée, les jeunes filles destinées à nos orphelins, sont confiées à des familles chrétiennes sous la direction générale d'une femme intelligente et dévouée qui a le titre de mère supérieure. Elle fait admirablement bien marcher tout son petit monde.

Catéchumènes. — Observation du Dimanche.

En ce moment le Père Van Oost avec une rare activité prépare vingt catéchumènes adultes au baptême; ils seront régénérés à la fête de Noël. — Ces catéchumènes formés et éprouvés deviennent vraiment de bons chrétiens. Si, après leur baptême, ils disent encore des mensonges, battent leurs femmes ou commettent quelques fautes, leurs compagnons ont bien soin de leur rappeler que ce n'est pas bien, par ces simples mots : *shetani we*, tu seras un diable.

Le Dimanche est observé avec un soin scrupuleux. Contrairement aux chrétiens d'Europe, les nôtres désireraient deux dimanches par semaine. Ce jour-là notre petite cloche et la trompette traditionnelle s'unissent pour les inviter à la prière, vider les cases indigènes et remplir la maison du bon Dieu. De grand matin les chemins nombreux et les sen-

tiers se remplissent de monde. Les hommes sont habillés de leur longue gandoura blanche et les femmes revêtues de leurs plus belles étoffes aux couleurs flamboyantes. Beaucoup ont sur le dos un enfant enfermé dans une étoffe ou une peau de chèvre qui tient lieu de berceau, et bien d'autres trottinent tout autour. La mère et l'enfant sont toujours inséparables; souvent un bébé, né la veille, est apporté au baptême par sa propre maman. Ensuite elle le porte partout où elle va, au travail, à la promenade, à la messe, et même à la sainte communion. Pendant que sa mère reçoit la sainte hostie, l'enfant regarde par dessus l'épaule et quelquefois tend la main, espérant lui aussi recevoir quelque chose. A la messe où tout le monde chante, ces petits enfants au nombre d'une centaine, unissent leurs cris à la voix des chantres pour faire une cacophonie probablement aussi agréable au bon Dieu qu'elle est désagréable pour nos oreilles : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem tuam*. Pendant que je prêchais, l'un de ces petits innocents s'est imaginé de troubler le silence générale en me criant : *Bwana nipe ndizi* (Père, donne-moi une banane). C'est absolument comme si un marmot, qui peut à peine articuler quelques paroles, disait à son curé en chaire : Monsieur le curé donne-moi une dragée. Ceci paraît peut-être étrange, mais c'est comme cela et ça n'en va pas plus mal.

Orphelinats.

A côté de l'œuvre d'évangélisation auprès des indigènes,

dans leurs propres villages souvent éloignés de la mission, nous avons les orphelinats de garçons et de filles, comprenant à l'heure actuelle environ 200 remuants négrillons et petites négresses, tous retirés de l'esclavage domestique ou arrachés aux horreurs de la traite. Au moment où j'écris ces lignes, les trois missions de Lavigerieville, de Karéma et de Mpala réunies ne comptent pas moins d'un millier d'orphelins. Il y a, je crois, peu de missions à avoir ce nombre. L'œuvre admirable de la Sainte-Enfance en venant à notre secours, nous donne les moyens de racheter, de nourrir, d'instruire et d'élever chrétiennement ces enfants, qui vont ensuite former des familles et des villages chrétiens. C'est là notre œuvre par excellence qui donne des résultats absolument certains. — Ces enfants élevés par nous, retirés dès le bas âge de la barbarie, deviennent des hommes solidement chrétiens, qui forment le meilleur noyau de nos villages dont ils sont les modèles.

Tous les ans une dizaine de ménages sortent de l'orphelinat pour aller s'établir à leur compte et vivre du travail de leurs mains. Au départ ils reçoivent, comme gratification et moyens d'existence, une case toute neuve, deux pioches, deux pots en terre, deux nattes et un habit de noce. Pour remplacer ce dernier par un neuf, ils travailleront à certains jours pour la mission et recevront comme salaire un bouton, représentant une certaine valeur en étoffe. La recommandation *crescite et multiplicamini et replete terram* s'accomplit à la lettre, et les noirs petits chérubins sont déjà nombreux dans nos villages, comme on le voit par ce que j'ai dit plus haut. Ici nul ennui pour l'établissement de ces ménages, ni pour leur créer des moyens d'existence. Les habits seuls sont difficiles à acqué-

rir. En Afrique le terrain libre inculte ne manque pas; les savanes inhabitées sont nombreuses. En Europe, l'une des plus grandes inquiétudes est le choix d'un métier, d'une profession : les uns rêvent des épaulettes, d'autres des habits brillants avec une position sociale, remarquée et remarquable. Ici rien de tout cela. Le fils exerce toujours la profession de son père qui est celle de cultivateur; c'est la meilleure parce qu'elle nourrit celui qui l'exerce.

Métiers. — Ferme modèle. — Ecole d'arts et métiers. La pierre à chaux.

La culture qui ne peut se faire que pendant quelques mois de l'année, n'est pas cependant la seule occupation de nos noirs. Si l'on se promène dans le village attenant à la mission de Mpala, on est bien vite frappé de la vie qui y règne, de l'animation et de l'amour du travail qui s'y manifeste au temps où le travail des champs est terminé. On y voit en petit ce que l'on voit en grand dans les cités Européennes, excepté pourtant les boulangeries et les magasins avec leurs somptueux étalages.

Devant leurs portes, les femmes réunies par groupes de trois ou quatre, pilent, jour par jour, dans des mortiers en bois où sur des pierres le grain qui servira à préparer le repas de famille; pendant ce temps des jeunes filles criblent la farine en amusant les petits nourrissons.

Les forgerons battent le fer tant qu'il est chaud sur une enclume de granit, pour le transformer en pioches, haches, lances et flèches. Quelques-uns sont très habiles et fabriquent, quand nous le demandons, des couteaux et même des rasoirs. Tous ces instruments sont indigènes et peu perfectionnés, mais coupent bien, ne coûtent pas cher et remplacent ceux de la patrie absente.

Des maçons, aidés de nombreux manœuvres qui apportent le mortier et les pierres, construisent les habitations nécessaires. Ils sont toujours, bien entendu, dirigés par un blanc, car tous les noirs, même les plus habiles, semblent avoir horreur de la ligne droite, et oublient souvent, que les murs pour être solides, doivent être perpendiculaires.

Les charpentiers façonnent le bois, ajustent les poutres pendant que les menuisiers, usant de l'huminette en guise de rabot, polissent les planches.

La lime du frère Jérome crie sur l'acier des scies qu'il aiguise.

Les scieurs de long tirent avec vigueur aux deux bouts de leur instrument, qui du matin au soir fait entendre ses grincements monotones et stridents ; à les entendre, rien ne peut mieux graisser la scie qu'un verre de pombé ; quelquefois ils la graissent trop et ça ne marche plus. Aujourd'hui, me disait un jour l'un d'eux, impossible de travailler, le pombé me trouble la vue, je ne vois plus les lignes. Si tu veux des planches droites, donne-nous congé jusqu'à demain.

Le four à briques et à chaux est en activité pendant que des femmes pétrissent l'argile et façonnent d'autres tuiles pour une nouvelle fournée.

Les tisserands, d'une patience admirable, passent lente-

ment leur trame dans les fils tendus sur un métier très primitif.

Les tailleurs et les couturiers, composés de toute l'aristocratie du village, toujours d'une exacte propreté, poussent l'aiguille et taillent l'étoffe avec une habileté d'imitation étonnante. A la saison des pluies, tout le monde laissera l'instrument; ainsi le tailleur abandonne l'aiguille pour prendre la pioche; mais habitué pendant de longs mois à son instrument délicat, il trouve que, dans le métier de cultivateur, on devrait plus souvent changer la chemise.

Pour prouver leur talent d'imitation et montrer comment il faut toujours bien s'expliquer avec les noirs, voici un fait qui m'est arrivé; il est invraisemblable et cependant il est vrai. Ayant besoin d'une culotte, je m'adresse à notre plus habille tailleur et lui dis : « Voici de la toile et une vieille culotte comme modèle, tu en feras une semblable. » Je crois les explications suffisantes. Trois jours après ma commande j'avais ma culotte neuve absolument semblable au modèle, mais hors de service avant de l'avoir mise. Là où la vieille avait des trous le tailleur en avait fait à la neuve : tout était imité même les déchirures.

Si je m'arrête à ces détails matériels qui paraissent insignifiants, c'est que nous y attachons une grande importance. Car les deux grands moyens nécessaires pour civiliser les Africains, relever leur niveau moral et intellectuel, il ne faut l'oublier, sont l'instruction chrétienne et le travail. Or, comment leur inculquer l'amour du travail, si ce n'est en les appliquant à ces divers métiers nécessaires à toute société un peu civilisée, où ils trouveront moyen de se procurer un bien-être relatif? De plus, dès le début et comme par nécessité,

dans ces pays où tout manque, où tout est à créer, une mission devient par la force des choses une espèce de ferme modèle, d'école d'arts et métiers, où l'on exerce toutes les industries, et où peu à peu les indigènes viennent apprendre à connaître, à aimer le bon Dieu en apprenant à travailler.

Avec le concours de divers ouvriers maçons, charpentiers, menuisiers, scieurs de long, briquetiers, formés par nous, nous avons pu cette année construire une jolie maison d'habitation très confortable, dont le père Van Oost a pris la photographie. C'est une maison à étage de 70 mètres de long sur 7 de large, couverte en tuiles, crépie à la chaux et pavée en carreaux; toute sa beauté pour les noirs consiste dans les arcades qui forment la façade construite en briques cuites. C'est une merveille pour le pays : les indigènes viennent la voir de bien loin, ce qu'ils font en ouvrant de grands yeux et en se fermant la bouche avec les deux mains, expression de l'étonnement et de l'admiration au superlatif. Comment les pierres peuvent se tenir en l'air ainsi, sans être soutenues par rien, pour eux c'est un miracle. D'après les membres de l'expédition anti-esclavagiste, c'est ce qu'il y a de mieux en Afrique depuis Bagamoyo.

Ce qui nous a permis d'exécuter ces travaux qui dureront des années et des années et qui permettront à nos successeurs de se livrer à l'apostolat, c'est la découverte d'une carrière de pierre à chaux. Elle se trouve à l'intérieur des terres; mais, pour être exploitée avec avantage, elle est trop éloignée de la mission. Quelque temps après, nous avons découvert à trois heures d'ici une immense montagne de marbre qui actuellement nous donne d'excellente chaux. Ceux qui ont vécu au centre de l'Afrique, dans des cases

en pisé couvertes de paille et pour cette raison très exposées au feu, comprendront l'importance de cette découverte.

Voilà l'état actuel au point de vue spirituel et matériel de la mission du Marungu et en particulier du poste de Mpala. Beaucoup d'autres plans et projets germent dans notre tête; espérons qu'ils en sortiront un jour. Nous avons tout spécialement besoin d'une grande église capable de contenir tous nos néophytes, car la chapelle actuelle est beaucoup trop petite et peu convenable. Pour réaliser ce plan il nous faudrait un peu d'argent, affecté spécialement à cette intention : c'est toujours le sempiternel refrain des missionnaires. Nos chrétiens promettent de réciter tous les jours le chapelet durant la sainte messe aux intentions des bienfaiteurs qui voudraient bien nous aider à construire cette église devenue nécessaire.

CHAPITRE IV.

But du voyage. — Départ de la mission. — Sur le Tanganika à la belle étoile. — St-Louis ou station du capitaine Joubert. — Séparation. — Dans les montagnes. — Passage du Mlogozi. — Le Msawa. — Beauté de la nature. — Premier campement. — Installations pour la nuit.

But du voyage. (1)

C'est toujours avec plaisir que je prends mon bâton de missionnaire et que je boucle mes guêtres pour aller porter la parole du bon Dieu dans cette portion de l'Afrique confiée à nos soins. Ainsi au mois de novembre, je profitai de

(1) Le récit suivant nous conduit dans une portion inconnue du vicariat apostolique du Tanganika, sur la rive occidentale du grand lac de ce nom. Le voyage du R. P. Guillemé avait pour but, comme on le verra, de trouver un site favorable pour la fondation de nouveaux villages chrétiens. On lira avec intérêt cette relation remplie de détails géographiques inédits et bien consolants par les espérances qu'elle fait entrevoir pour l'apostolat catholique dans un prochain avenir.

l'arrivée du R. P. Coulbois, notre bien-aimé pro-vicaire, pour faire une excursion dans la partie nord du Marungu, qui n'avait encore reçu la visite d'aucun missionnaire. Le P. Moncet, d'heureuse mémoire dans ce pays, et notre maître à tous dans ce genre d'évangélisation à la volée, n'avait encore visité que la partie sud-ouest, où il avait évangélisé à diverses reprises plus de quinze mille indigènes. En outre la ruche de Mpala commence à devenir trop étroite et sera forcée sous peu d'essaimer quelque part. Or je devais profiter de l'occasion pour visiter une plaine encore inconnue dite de Ratambua, vantée par les indigènes comme le plus bel endroit de tout le Marungu et toute désignée pour devenir le centre d'une nouvelle mission, une fois que nous aurions constaté par nous-mêmes qu'elle réunit les conditions nécessaires à l'établissement d'une colonie.

Départ de la mission. — Sur le Tanganika à la belle étoile. – St-Louis ou station du capitaine Joubert.

Le 30 octobre, à cinq heures du soir, nous partons, le R. P. Coulbois et moi, par le plus beau temps que le bon Dieu puisse donner au commencement de la Masika. Il ne fait point froid, point humide et pas trop chaud, un lac calme comme une mer d'huile, une petite brise venant des montagnes, un beau soleil se couchant par delà des collines et disparaissant dans une légère fumée de brouillard. Au mo-

ment de quitter le rivage, le F. Jérôme nous remet un panier :

« Voilà, dit-il, votre souper et votre déjeuner. Que le bon Dieu vous garde et vous ramène; mais n'oubliez pas le *périnénable* ni la *mérénite* et gardez-vous bien des *Pétipotames.* »

C'est ainsi qu'il appelle, en un français qu'il a appris vers la soixantaine, l'imperméable, la marmite et les hippopotames :

« Merci, cher Frère, de vos bons soins et de vos sages conseils; donnez-nous l'imperméable et gardez la mérénite. En voyage nous ne mangerons pas de soupe; quant aux pétipotames, nous tâcherons de les éviter. Au revoir et priez pour nous. »

Huit vigoureux rameurs poussent notre petite barquette et la font glisser sur l'onde calme avec la rapidité d'une flèche. Pour nous, étendus sur une botte de paille, dans le fond de la barque, nous resterons dans cette position un peu gênante, tant que durera le voyage, pour ne pas trop augmenter le roulis. Car nous n'avons pas, dans ces troncs d'arbres de cinquante à soixante-dix centimètres de large, la stabilité de nos mariniers qui s'y trouvent comme à terre.

Nous avançons en paix, au nom du Seigneur, car tous nous avons prié le bon ange et récité l'Itinéraire avant de partir. « Seigneur très miséricordieux, comme nous vous l'avons demandé, soyez pour nous le repos dans les fatigues de notre longue route, l'ombre impénétrable aux ardeurs du soleil, le manteau qui défend de la pluie, le refuge à l'heure du péril, notre bâton dans les chemins glissants, le port au milieu du naufrage. »

Et le silence règne profond sur la mer sans ride, troublé

seulement par la cadence des rames et les couplets improvisés de nos marins qui se succèdent sans ordre.

Ce sont des boutades comme celles-ci : « Les hippopotames ont quatre pattes. Les femmes en colère ont mauvaise langue. Il est inutile de planter un arbre sec. Les maisons des Blancs sont des maisons de pierres, etc. » Et la nacelle glisse rapide et légère au pied des falaises rocheuses qui bordent le lac et qui s'élèvent à pic au-dessus de nos têtes comme des quais gigantesques.

A la clarté douteuse des étoiles, l'imagination et surtout des yeux rêveurs transforment ces masses entassées les unes sur les autres et croient y reconnaître des autels antiques. Nous les serrons de près, car, à cette heure de la nuit, les hippopotames ne sont plus à craindre ; ils ont quitté leurs humides retraites pour aller chercher leur pâture dans les ravins des montagnes ou le long des ruisseaux.

Après huit heures, nous arrivons dans un petit port du nom de Ndoto, où se trouve une jolie plage de sable fin, à l'abri de tous les vents. Fatigués d'être secoués, roulés, ballotés malgré le calme plat, et nos marins ne demandant pas mieux, nous décidons de relâcher, pendant une heure ou deux, dans cet endroit qui nous invite au repos.

Nous entendons nos nattes près du bord, sur le sable encore tiède de la chaleur du jour, et chacun se laisse aller sur le commun matelas. Ainsi avait dormi Adam, dans l'antique Eden, exempt de soucis et ignorant le malheur. Nous ne sommes pas, comme lui, les amis des bêtes féroces. Nous avons à craindre le crocodile qui peut venir nous saisir aux orteils et nous entraîner au fond de l'eau, et l'hippopotame, et le tigre; c'est pourquoi un grand feu est allumé à côté de

nous et soigneusement entretenu, pour nous garder de leur approche. Les précautions humaines sont prises. Braves gens, dormez en paix !

Les deux heures ont été consciencieusement employées, si j'en juge par les ronflements de ceux qui m'entourent. Nous nous levons bien avant le soleil au chant des canards et des nombreuses oies d'Égypte qui passent sur nos têtes. Les marins reprennent leurs rames pour nous débarquer quelques heures après, au pied de Saint-Louis du Mrumbi, station nouvellement fondée par M. Joubert, l'intelligent et dévoué auxiliaire de nos missions, qui, après avoir combattu pour l'Église et sa patrie, a voulu consacrer le reste de sa vie au salut et à la civilisation chrétienne de l'Afrique. Le personnel de cette station nouvelle est sorti de notre plaine où la population était trop dense. Et ce nouveau poste, qui compte déjà quatre à cinq cents habitants, deviendra, à cause de sa position avantageuse, le centre d'une mission très florissante. Un missionnaire y va de temps en temps faire le service religieux, principalement aux jours de fête. L'habitation du capitaine sert provisoirement de chapelle et lui-même remplit les fonctions de premier sacristain et de servant de messe, tout en se réservant le droit de commander : « Genoux terre, portez armes, ou feu, » lorsque la cérémonie le demande.

Nous y disons, le jour de la Toussaint et le dimanche, la sainte Messe à laquelle assistent tous les chrétiens, agenouillés sur des nattes étendues dans l'appartement principal.

On en voudrait moins à ceux qui prétendent civiliser les noirs Africains sans le secours des curés, comme ils disent, s'ils envoyaient des hommes de cette trempe. Ils ont là une

station modèle, dans cette mission laïque, si je puis m'exprimer ainsi. On y prie, on y enseigne le dogme et la morale.

Marié à une blonde négresse qui partage entièrement ses sentiments religieux et père d'un petit chérubin, qui, par ses premiers rires, égaye déjà sa vie laborieuse, le capitaine peut se donner comme exemple à imiter aux chefs indigènes dont l'idéal est de posséder le plus de femmes et d'esclaves, afin de réaliser cet autre idéal qui est de ne rien faire, de manger beaucoup et de boire du pombé le plus souvent possible.

Le dimanche, quand il n'y a pas de missionnaire, il préside lui-même les prières, le catéchisme et explique la doctrine chrétienne que des catéchistes spéciaux, formés pour cet office, sont chargés d'enseigner pendant la semaine. Tous les jours, il soigne les malades et rend la justice. On ne saurait compter les guerres qu'il a empêchées, ni les malheureux à qui il a conservé ou rendu la liberté. Il n'a plus qu'un désir, celui de voir compléter son œuvre par l'influence salutaire du prêtre.

Son village, entouré d'une forte enceinte murée, est construit sur les premiers contreforts de la montagne, qui borne au couchant une plaine immense et très fertile, où de nombreux villages jouissent de la paix sous sa protection. Près de là se trouvent des mines de cuivre et de fer, exploitées par les indigènes avec des procédés tout à fait primitifs.

Trois baptêmes d'enfants sont le fruit de notre visite. A l'un d'entre eux, un petit jumeau, le baptême a donné des ailes pour se rendre le soir même chez le bon Dieu, dans la grande famille des Anges. — Petit chérubin, prie pour les missionnaires et tes frères déshérités; prie pour ceux qui nous ont envoyés.

Séparation. — Dans les montagnes. — Passage du Mlogozi. — Le Msawa. — Beauté de la nature. — Premier campement. — Installations pour la nuit.

Vers midi, le R. P. Coulbois se préparait à reprendre le lac pour rentrer à la mission, et moi, j'aiguisais mes jambes pour m'engager dans le pays montagneux du Marungu. M. Joubert, avec l'amabilité d'un militaire et d'un Breton envers un Breton, nous dit alors : « En Bretagne, ce n'est pas l'habitude de se quitter sans boire un coup; j'ai encore là une antiquité, un vieux fond, qui ne peut mieux finir qu'en votre compagnie. » Un bon Breton ne refuse pas une honnêteté. Nous trinquons à la civilisation de l'Afrique.

J'avais pris le coup de l'étrier; mais je n'en restais pas moins chasseur à pied, armé de mon seul bâton, vieux compagnon et soutien de voyage. Trois hommes m'accompagnent; l'un porte mon sac, contenant les objets de première nécessité, les deux autres, servant de guides, m'aideront à traverser les rivières. Quant à la nourriture et au logement, nous les trouverons dans les villages indigènes que nous rencontrerons.

Pendant deux heures, nous marchons dans les sentiers tortueux de la montagne, véritables escaliers inégaux et dégradés, creusés dans la rocaille. La sueur nous inonde, et lorsque nous arrivons sur le premier plateau, nous sommes heureux de tremper nos lèvres à l'eau fraîche des limpides ruisseaux qui le sillonnent.

Nous sommes dans le pays de Manda, le plus grand chef du Marungu et l'ami dévoué de la mission, qui, l'année der-

nière, a donné sa nièce pour être la compagne de Charles, le médecin catéchiste de Mpala. Le pays est fertile, peuplé et bien cultivé; pendant trois heures nous marchons à travers les cultures de manioc et les champs préparés pour recevoir, aux premières pluies, les semences de maïs, de patates, d'arachides, de millet et d'eulésine. Ici nous sommes connus ; à plusieurs reprises, les habitants ont reçu la visite du missionnaire et entendu la prédication de l'Évangile. Il faut pourtant se contenter de répondre du geste aux nombreux saluts des indigènes, car l'étape est longue.

Cette première marche vers l'intérieur des terres, assez pénible en tous temps à cause des montagnes abruptes qui bordent le lac, l'est surtout pour nous, à cause du Mlogozi, rivière grossie à cette époque par les premières pluies. Son cours impétueux sur un lit de cailloux roulés et glissants, offre assez de difficultés et quelque danger.

Une grosse liane tendu d'un bord à l'autre aide cependant les voyageurs et leur sert de guide et d'appui. Les deux nègres qui avaient pour office de m'aider dans ces passages difficiles, voulurent s'acquitter de leur fonction avec tout le dévouement dont ils étaient capables. Ils me prirent sur leurs épaules et, l'un tenant l'autre et me tenant tous les deux, ils s'avancèrent dans l'eau; mais à peine avions-nous quitté le bord que mon soutien de gauche fit un faux pas et roula dans la rivière, me laissant ainsi aux mains de son compagnon qui me lâcha aussitôt pour dire à son camarade qu'il était un sot, un imbécile et un maladroit de me laisser ainsi tomber à l'eau. J'en fus quitte pour un bon petit bain. Mon premier porteur, au contraire, alla quelque temps à la dérive entraîné par le courant; celui qui d'abord lui adressait pour

sa maladresse des paroles rien moins qu'aimables, le voyant en danger, changea subitement de ton et lui cria :

« — Prie ton bon ange, il t'aidera à te tirer d'affaire.

« — Trop tard, répond celui-ci, fou de peur; je tiens maintenant les roseaux. »

Pour moi, je tirai de ce premier accident une leçon pratique en me rappelant ces paroles de l'Écriture Sainte : Celui qui craint le froid, la neige tombera sur lui ; et je traduisis pour le cas présent : Celui qui craint de se mouiller tombera dans la rivière et, pour éviter désormais ces bains forcés, je résolus de ne plus me confier qu'à la force de mon jarret.

Après cet accident, vite réparé par le soleil, nous reprenons notre marche dans la vallée à travers les roseaux, les acacias parasols et les sensitives épineuses qui replient leurs feuilles pour nous laisser passer. Nous suivons ensuite des rampes qui nous conduisent sur un second plateau. A notre droite, nous laissons le superbe Msawa, montagne merveilleuse, couverte de véritables forêts vierges qui font l'admiration de tous ceux qui les visitent, et au milieu desquelles règne, dans le vrai sens du mot, un printemps éternel. La végétation des tropiques s'y déploie dans toute son exubérante fécondité.

Tout dernièrement j'ai visité cette merveille du Tanganika pour choisir parmi les géants qui l'ornent trois arbres magnifiques, qui ont été transformés en une barque mesurant douze mètres de longueur sur deux de large. Il y a sur cette montagne des centaines d'arbres susceptibles d'être ainsi utilisés, mesurant dix, douze et quinze mètres de circonférence sur toute leur taille qui s'élève d'un seul jet à trente et quarante mètres de hauteur.

Rien de beau comme les forêts vierges de ces montagnes ensoleillées, arrosées en tout temps par les ondées du ciel, et où l'on rencontre l'humble à côté du sublime.

Pour y arriver, il faut grimper, descendre ; descendre toujours et remonter encore; il faut surtout suer beaucoup; mais on croit monter chez le bon Dieu et marcher dans les sentiers de l'ancien paradis terrestre, car on touche le ciel, et les nuages sont sous les pieds.

On y pénètre comme dans les nefs d'une immense cathédrale, car les troncs de ces géants séculaires soutiennent une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil.

A midi, on y retrouve encore la goutelette de rosée du matin sur les mousses, les fougères, les liserons aux couleurs variées. Là, pas de sentier, on marche à l'aventure, ému sans savoir au juste de quoi, enivré de curiosité et d'admiration, rempli de la religieuse frayeur du silence et de l'infini. Le murmure des ruisseaux, le froissement des feuilles frémissantes sous l'action du vent des forêts, le chant des oiseaux publient les bontés et la beauté de l'auteur de cette grandiose nature. Je m'unis à ce concert en répétant de toutes les forces de mon cœur et de ma voix ces belles paroles : *Benedicite montes et colles Domino, benedicite universa germinantia Domino ;* l'écho de la montagne répond *: Benedicite.* Puissent et daignent les pauvres indigènes à qui je vais faire la même invitation y répondre avec la même fidélité que l'écho de ces lieux sauvages !

Après avoir admiré et prié, nous nous reposons dans ce lieu enchanteur sous un berceau de lianes au milieu des pétunias et des balsamines en fleurs, sur le bord d'un petit ruisseau. A sa surface, de nombreux gyrins nageurs som-

meillaient et tournoyaient dans les espaces laissés libres par les nénuphars bleus et les papyrus empanachés. Au-dessus, tout autour de petits buissons, des rondes vacillantes de moucherons dansaient et semblaient eux aussi participer aux charmes de la nature.

Il faut quitter cet éden de délices pour reprendre notre marche.

Le soir, nous arrivons au village appelé Chula, du nom du chef, qui signifie grenouille ou crapaud.

Ce crapaud, pour l'appeler de son nom en français, est un grand gaillard, noir comme le diable, barbu et moustachu, avec deux yeux de chat-huant de chaque côté d'un immense nez de Juif. Un vilain type, une mauvaise espèce de Wanyamuézi musulmanisé ici dans l'espoir de faire fortune en ramassant de l'ivoire et surtout des esclaves. Plusieurs expéditions ayant été malheureuses et le capitaine Joubert retenant son ardeur pillarde, Chula ronge là son frein dans l'inertie et la paresse, avec ses congénères, en attendant une occasion favorable pour rentrer dans leur pays, gros Jean comme devant, avec cet air dégagé du soldat ou pour mieux dire du brigand sans le sou. Gens de sac et de corde, ils ne seront nullement regrettés des braves indigènes. Pour ceux-là, je me contente d'invoquer le bon larron.

L'air rébarbatif du chef répond bien à sa réputation d'homme peu aimable et maussade. Personnellement, je n'ai pas à me plaindre du personnage; il me donna une case avec place au feu servant de chandelle, et dix épis de maïs pour mon souper; je ne lui en demandai pas davantage.

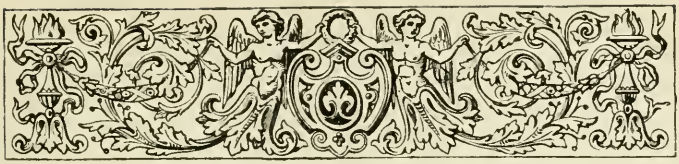
La case que je devais occuper pendant une nuit, était d'une construction primitive et remontait à une date assez reculée;

les poules et la chèvre du propriétaire y avaient déjà élu domicile, cette dernière toutefois fut expulsée.

C'est toujours avec crainte que j'entre pour dormir sous ces huttes anciennes où de nombreux parasites de toute espèce résident à poste fixe. Celle-ci était meublée de quatre pieux fourchus, supportant un minuscule clayonnage faisant office de lit. Ce fut ma peu moelleuse couche pour la nuit. J'y dormis, couché en forme de Z, avec une natte pour couverture, un tambour de guerre pour oreiller et la faculté d'étendre les jambes pour les délasser sur un grand panier servant de rallonge. L'installation n'était pas confortable; mais, dans nos pays sauvages et nos lointaines missions, c'est tout ce que l'on peut exiger, surtout en voyage, à moins de se faire suivre, toujours et partout, d'une foule de porteurs, chargés de diverses choses réputées nécessaires en Europe. Il est beaucoup plus commode de s'habituer au régime des indigènes. La vie est alors simple et facile et on n'est plus un détenu des exigences de la civilisation. Un repas pris sur une natte, une feuille de bauane, large comme une table, servant d'assiette, ne fait pas moins de bien, ni plus de mal que s'il était pris sur une table ornée de tous les objets dont la civilisation fait un besoin.

La fatigue, l'habitude et le sans-souci aidant, on ne dort pas plus mal sur une natte en roseaux que dans le meilleur lit. Les parasites sont le plus grand obstacle au sommeil; mais on s'habitue encore, à la longue, à leurs morsures incessantes. Les tiquets ou ricins, appelés ici *papari* et *carapatos* par les Portugais, sont les plus terribles à cause de leurs morsures qui produisent des boutons très mauvais et très douloureux. Ils habitent toutes les cases, où ils se multiplient

à l'infini. Le jour, ils se cachent sous la poussière et sortent la nuit pour se nourrir du sang des indigènes. Ils semblent toutefois avoir une prédilection pour celui des blancs, si j'en juge par la férocité avec laquelle ces petits vampires m'ont troué la peau, malgré mes habits. Les punaises et les moustiques sont des agneaux comparés à ces paparis, altérés de sang humain, et que j'appellerais volontiers : *des loups de paparis.*



CHAPITRE V

Chasse au daman. — Curiosité des femmes. — Instruction. — Découverte de la pierre à chaux. — Cavernes. — Stalactites et stalagmites. — Troglodytes. — Kakonona. — Une âme droite. — Effet du pombé. — Chez Katambwa. — La plaine. — Le lion. Sa manière de prendre le gibier. — Esclave pour avoir vendu la chemise du gouvernement. — Têtes des chefs. — Le Mo'ero, le Nemba, le Lualala, ruisseau salé. — Retour précipité.

Chasse au daman. — Curiosité des femmes. — Instruction.

Alors que le soleil rentre dans sa carrière, et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour, nous reprenons notre marche dans la rosée, à travers les jardins, où la nature se plaît à verser l'abondance, malgré le peu de soin des propriétaires. Derrière nous les coqs chantent dans les villages;

dans les bois les oiseaux se réveillent, les fleurs offrent à Dieu leurs premiers parfums. Ici point de cloche pour sonner l'*Angelus* et inviter l'homme à la prière; nous tombons cependant à genoux et, pensant que l'homme est le prêtre de la création, nous offrons à Dieu nos hommages avec l'hymne de la nature, pour le prier de donner aux pauvres noirs de ces rivages la connaissance de leur dignité.

Devant nous se dresse, effrayante pour nos jambes, une nouvelle montagne à escalader. Ses flancs escarpés sont couverts d'énormes blocs granitiques habités par de nombreux damans, connus ici sous le nom de lapins de rochers ; ils nous regardent passer avec la même curiosité que les indigènes. Nous étions en pays de chasse et notre appétit nous invitait à ramasser notre dîner qui se promenait sur les rochers. « Vise bien, » dis-je à mon guide qui portait un fusil. Le coup part et nous avons, pour rehausser notre menu, un rongeur de la grosseur d'un lapin, qui ressemble affreusement à un énorme rat dont on aurait coupé la queue. Il a le pelage fin et épais et la couleur du lapin sauvage. Il vit de fruits et d'herbes ; ses pattes dépourvues d'ongles sont, paraît-il, munies de ventouses qui lui donnent la faculté d'escalader au galop les rochers les plus abruptes et les plus polis, de grimper sur les arbres et de dévorer l'écorce, les feuilles et les bourgeons. Ce petit animal semble être le daman du Cap, *hirax capensis*.

Sur les mêmes rochers, l'agame, superbe lézard rouge et violet, étale ses magnifiques couleurs au soleil levant et nous salue de coups de tête répétés.

Plus loin, dans un petit ravin, c'est un rat, muni d'une trompe de six à huit centimètres, qui attire mon attention.

La faune semble riche dans cette montagne où le granit apparaît partout à la surface du sol; mais, par contre, la flore est excessivement pauvre, peu d'arbres et pas une fleur. Le cactus candélabre semble seul assez robuste pour résister à la réverbération de ces roches surchauffées par le soleil des tropiques.

Vers le milieu du jour, nous arrivons dans un petit village caché dans un bouquet de bananiers; ils filtrent les rayons du soleil et frissonnent sur nos têtes avec un bruit d'averse. Des habitants, réunis à l'ombre d'une petite hutte ouverte à tous les vents, font la sieste, tressent des nattes en roseaux, filent le coton pour tisser des étoffes ou battent avec un marteau de bois l'écorce du ficus pour lui donner la souplesse du feutre et en faire des vêtements. Des femmes, portant sur le dos leurs bébés enveloppés dans une peau de chèvre, pilent le grain pour le réduire en farine. D'autres babillent avec la loquacité ordinaire aux filles d'Ève, pendant que des petites filles jouent à la maman avec leurs poupées faites de troncs de bananiers, dont les fibres pilées représentent très imparfaitement la chevelure.

J'apparais au milieu de tous ces paisibles habitants, comme un produit brut de l'autre monde. Les travailleurs regardent, les dormeurs se réveillent et les femmes qui, pour la plupart, n'ont jamais vu de blancs, ne savent quel parti prendre : mais beaucoup choisissent la fuite comme le plus sûr. Les enfants, surpris dans leurs jeux, disparaissent comme une volée de perdreaux en déroute. C'est à faire croire que je suis un gendarme. Mais la curiosité ramène vite les femmes. Les plus timides se réunissent dans une case qui se trouve en face de l'endroit où l'on me présente

une natte. Là, chacune à son tour risque un œil à travers le clayonnage de la porte entr'ouverte, et le groupe souligne chaque remarque d'exclamations bruyantes.

Quand tout le monde s'est rapproché en cercle autour de moi, j'explique le but de ma visite, et tout de suite commence l'instruction basée sur ce texte de Saint Paul, et qui sera partout la même : *Oportet credere quia Deus est et remunerator sit.* Tout le monde écoute avec attention et puis essaye de répéter ce que j'ai dit. Ici, pas d'incrédules, ni d'esprits forts; tout le monde croit à un Être supérieur, à Dieu, qu'ils appellent Léza. Mais la question des préjugés et des croyances superstitieuses est plus difficile. Inutile de répéter cette instruction qui ressemble beaucoup aux sermons de certains prédicateurs anciens. Ici, on appelle les choses par leurs noms, et cette manière de faire le catéchisme paraîtrait peut-être singulière à un auditoire habitué aux euphémismes.

L'instruction terminée, nous causons de choses et d'autres, pendant que mes hommes, aidés de quelques gens du village, préparent la farine qui servira à cuire notre bouillie. Ils pilent comme toujours en chantant, et pendant une heure on entend ce refrain, répété à tour de rôle, par chacun des travailleurs : « Depuis que je suis né, je n'ai pas encore vu une peau de lapin dans la maison de mon père » ; et tout le monde de répondre en frappant avec force : « Peau de lapin, peau de lapin. »

Pendant que les hommes pilent les grains de blé et que les femmes continuent à payer par d'avides regards le tribut dû à ma couleur, un petit enfant, vêtu d'un morceau d'étoffe végétale large comme une carte à jouer et suspendu à un

chapelet de perles, quitte le giron de sa mère pour venir près de moi compter les grains de mon rosaire qu'il prend pour des perles, caresser ma maigre barbe et admirer en souriant la couleur de ma peau, qui n'est pas celle de son papa. Charmant bébé, à qui, faute de bonbons, je fais un signe de croix sur le front, en lui souhaitant pour bientôt la grâce du baptême. Puis je le rends à sa mère, habillé d'un mouchoir style flamboyant et d'une médaille.

En caressant l'enfant, j'avais gagné la maman, fière d'avoir un bébé que je trouvais joli, mignon, et surtout pas sauvage. Ma récompense fut une poignée d'arachides grillées.

Découverte de la pierre à chaux. — Cavernes. — Stalactites et stalagmites. — Troglodytes.

Dans l'après-midi, nous traversons un pays inculte, couvert d'une végétation rabougrie; son nom est Tinsya ou pays des pierres. Le sentier serpente sur un terrain ondulé de collines assez élevées où des hématites apparaissent partout à la surface du sol. Nous sommes dans le pays des mines les plus riches. C'est là que tous les indigènes, exerçant le métier traditionnel de forgerons, viennent extraire le minerai de fer pour faire des pioches, des haches et des lances. Tout le monde est ici forgeron et, malgré les procédés primitifs, on fait cependant quantité de pioches excellentes, très recherchées par les riverains du lac, qui les

achètent pour des étoffes, des perles et du poisson. Le fer de ce pays est très bon, et les indigènes, par un long martelage, peuvent lui donner la souplesse et le tranchant de l'acier. Ils font ainsi des couteaux et des rasoirs, quelquefois supérieurs aux nôtres pour la qualité, et ne s'ébréchant jamais. Je ramasse quelques échantillons de minerai pour les apporter à la mission.

Par une pente douce, marchant toujours sur le minerai de fer, nous descendons dans une vallée humide où émergent des blocs de pierres qui attirent mon attention. J'en détache un morceau pour le soumettre à l'épreuve de l'acide sulfurique que j'apporte toujours en voyage, et je constate avec grande satisfaction qu'il est profondément rongé. J'avais du calcaire et de quoi faire de la chaux, ce que nous cherchions en vain depuis déjà bien des années.

Le seul malheur est que la carrière est trop éloignée de la mission où tous les transports doivent se faire à dos d'hommes, par conséquent à grands frais. Nous pourrons au moins, si nos moyens le permettent, en avoir pour renouveler de temps à autre le crépissage en terre de notre habitation et lui mettre une chemise blanche à l'occasion.

J'en jette quelques morceaux dans le sac de mon porteur qui, en voyant sa charge augmenter sans cesse, commence à pester contre cette manie de ramasser des pierres le long des chemins. Il cessa dès lors de me signaler les choses qui lui semblaient dignes d'attention, par crainte de s'en voir imposer encore des échantillons sur les épaules.

Tout près de là nous entrons dans le village de Paramulibwé, c'est-à-dire chez l'habitant des rochers, construit sur le bord d'un torrent qui s'est frayé une route capricieuse à

travers un couloir de rochers granitiques, où il mugit en dansant.

Pendant que je me repose et que je cause avec les aborigènes, réunis pour m'entendre parler du bon Dieu et leur répéter ce que j'ai déjà dit dans dix autres villages, mes compagnons de route disparaissent accompagnés d'un jeune homme, fils du chef.

J'attendais depuis dix minutes environ lorsque mon servant de messe Maturino, jeune noir intelligent et qui connaît mes goûts, reparaît et me dit d'un air de satisfaction :

« — Père, viens voir, c'est très beau, des Muingiro. »

Ce mot signifie : l'endroit où l'on entre et le plus souvent : une chemise. Ce fut cette dernière idée qu'il éveilla en moi; les chemises en effet sont bien faites pour qu'on y entre.

Je me mets à sa suite, espérant voir un costume d'une nouvelle mode; mais quelle n'est pas ma surprise lorsqu'il s'arrête sur le bord d'un ravin de cinquante à soixante mètres de profondeur, me disant : « Voilà les Muingiro des gens de ce pays. » Alors seulement je compris que ce mot signifie également grotte ou caverne, car je suis en face d'une ruelle étroite conduisant à des cavités souterraines.

Je m'apprête à y pénétrer; mais tout le monde s'y oppose et l'on me conseille d'abandonner ce projet, « car, me dit-on, tu vas voir des choses blanches comme ta gandoura; tes yeux vont se brouiller, ta tête tournera, et tu ne reviendras pas. »

La curiosité l'emporte cependant et je m'engage avec précaution dans la ruelle étroite, suivi de mes hommes qui avaient juré cent fois de mourir avec moi. Il est vrai que leurs cheveux crépus ne se dressent pas sur leurs têtes et que leur noir visage ne sait ni rougir, ni pâlir; mais ils n'en

sont pas moins en proie à une peur qui leur fait sortir les yeux de la tête et leur donne la chair de poule. Je les encourage en voyant que nous marchons toujours à la grande lumière du jour et les entraîne à la découverte.

Après avoir descendu de roc en roc en nous tenant aux lianes et aux rochers de cet étroit couloir, jusqu'à une vingtaine de mètres, nous arrivons devant une série de grottes superbes, les unes blanches comme la neige, remplies de magnifiques stalactites et stalagmites s'unissant pour soutenir la voûte de l'édifice. Au-dessus de nos têtes pendent de nombreuses stalactites de toutes les dimensions, que mes hommes appellent des chandelles. Autour de nous toute une forêt de gracieuses colonnettes; devant nous, au fond d'une grotte spacieuse, une masse blanche forme contraste avec les parois grisâtres de la muraille. On dirait une cascade écumante subitement pétrifiée. Je visite l'une après l'autre chacune de ces cavernes qui servent de grenier et de refuge aux indigènes en présence du danger. Grâce à ces demeures souterraines, en un jour ils ont échappé à plusieurs razzias faites dans leur pays. C'est là une population de troglodytes, faits comme tout le reste des hommes, auxquels cependant l'histoire naturelle des anciens consacrait un chapitre entre celui de l'homme et celui de la bête.

Il y a là une cathédrale toute prête pour le premier vicaire apostolique du Haut-Congo, avec chapelles latérales nombreuses et splendidement ciselées, dentelées, frisées et drapées, même un trône épiscopal avec baldaquin merveilleusement sculpté par la main de Dieu. De nombreuses colonettes, brisées par les indigènes pour se frayer un passage dans ce labyrinthe, jonchent le sol humide. J'en choisis une

que je destine au R. P. Coulbois comme preuve de ma découverte; puis nous remontons au village où personne n'est étonné de nous voir revenir sains et saufs. Ils ne tenaient pas, parait-il, à nous découvrir leurs cachettes et c'était l'unique raison de leurs conseils.

« Vous bâtissez, me dit un indigène, des maisons de pierres avec beaucoup de peine et de travail; mais, à nous, Chéra (Dieu) nous a construit des demeures autrement grandes et belles que vos tas de pierres. Ceci, ajoute-t-il n'est pas l'œuvre des hommes, mais le travail de Chéra.

— Je te crois sans peine, surtout si je considère ta hutte qu'on peut renverser d'un coup de pied. »

Il rit et ajoute : « Si vous voulez vous fixer au milieu de nous, elles seront vôtres; vous nous garderez de nos ennemis, vous nous instruirez et nous vivrons en paix. »

Je leur dis que les grottes s'appelleraient désormais du nom de sainte Marie (Sancta Maria) et qu'un jour je reviendrais déposer dans l'une d'elles la statue de Notre-Dame d'Afrique. Ma proposition est acceptée et je reçois l'invitation de choisir la plus belle.

La colonne extraite de la caverne est là à nos pieds; mais aucun de mes trois compagnons ne se soucie de la porter : tous la regardent d'un œil inquiet en se demandant qui recevra l'ordre de la prendre. Nous tirons à la courte paille. Le sort tombe sur le tueur de damans qui me fait alors le discours suivant, dont je vous passe l'exorde, plusieurs points et la péroraison :

« Vous autres Blancs, vous êtes semblables à des enfants qui n'ont jamais rien vu. Vous trouvez une fleur? vous la mettez dans du papier; un insecte? dans une bouteille; des

pierres? vous en remplissez votre sac; nous autres, nous laissons pousser les fleurs, courir les insectes, voler les papillons; quant aux pierres, il y en a partout, il n'est pas besoin de venir en chercher dans le Marungu. Toutes ces fantaisies ne sont bonnes qu'à rompre l'échine des porteurs. »

Sa conclusion peu scientifique est qu'il faut laisser les pierres où elles sont et que si, à tout prix, je veux en rapporter, il sera bien temps aux abords de la mission.

Kakonona. — Une âme droite. — Effet du pombé.

A une heure de marche, se trouvait le village où nous devions passer la nuit. Le chef nommé Kakonona, c'est-à-dire le corpulent, avait été informée de notre visite par un des hommes qui nous avaient rencontrés en route; aussi vint-il à notre rencontre, à quelques centaines de pas de son village, mais en quel état? Il avait vidé des cruches de pombé, ce qui avait sensiblement troublé son équilibre. En voulant me saluer, il roule à mes pieds; mais, comme dans le pays, il est d'usage de se prosterner jusqu'à terre pour saluer les grands personnages, j'accepte la cérémonie comme une démonstration de respectueuse amitié et lui prends la main pour l'aider à se remettre sur ses jambes. En formant de nombreux zigzags que ne décrivait point le sentier, il me conduit à son village, peu fait pour réjouir la vue, grâce à la malpropreté des indigènes, plaqué sur leurs corps et leurs

R. P. VAN DER STRAETEN

MISSIONNAIRE D'AFRIQUE HAUT-CONGO

habits d'une épaisse couche de poussière rouge empruntée au terrain ferrugineux de l'endroit.

Aussitôt arrivés, un ancien nous fait subir un interrogatoire clair et laconique, en véritable agent de police :

« — D'où venez-vous, où allez-vous, que cherchez-vous ? »

L'un de mes hommes montre ses pierres :

« Voilà, dit-il, ce que nous cherchons. »

Je réponds à toutes ses questions et lui dis que le but principal de ma visite est de lui parler du bon Dieu, qu'il connaît, mais qu'il ne sert pas comme il veut être servi. Après l'instruction, il était devenu mon meilleur ami, et me fit cette surprenante communication :

« Mon père habitait l'Ubemba, par delà les montagnes; c'était un bon homme tout à fait aimé de son chef et de ses voisins, il ne se disputait jamais, ne volait point. Avant sa mort, il réunit ses enfants, nous étions sept, il nous dit :

« — Mes enfants, au-dessus de tous les sultans, il y a quelqu'un de plus grand et de plus fort que tous les hommes : c'est Sera (Dieu); personne ne l'a vu; mais nous avons entendu sa voix (le Nounene) et nous le verrons après la mort. Il défend de voler et de tuer; je n'ai jamais tué personne, j'ai toujours respecté les biens de mes voisins.

« Après ma mort, faites de même; soyez bons, fuyez les disputes, et les hommes vous aimeront et les mauvais esprits ne vous feront aucun mal.... »

« J'ai suivi les conseils de mon père, dont je me souviens toujours. Je vois aujourd'hui qu'ils sont les mêmes que les tiens ; seulement je les comprends mieux. Mon père doit être chez le bon Dieu, où j'espère le revoir puisque tu dis qu'après la mort nous serons réunis pour toujours. »

Il promit ensuite de venir à la mission compléter son instruction pour devenir chrétien.

J'ai déjà visité beaucoup de tribus sauvages et baptisé un nombre respectable d'adultes; mais je dois avouer que c'est la première âme droite que j'aie rencontrée, conformant à peu près sa conduite à la loi naturelle écrite dans le cœur de tous les hommes.

Un autre me demande si, chez le bon Dieu, les Arabes et les métis seront aussi admis, car, pour lui, il se soucie peu d'être en compagnie de ces hommes, dont il a tant souffert.

Je lui réponds :

« — Les musulmans prétendent avoir pour eux seuls un paradis, qu'ils gagnent à force de piller, de tuer et de réduire en esclavage les pauvres sauvages, comme vous. Dieu saura les punir. Ils auront leur tour et vous ne serez pas toujours, vous, les petits, sans armes et sans défense, grugés, insultés et traqués impunément. »

On me posa bien d'autres questions encore, pendant que je m'occupais des petits enfants, pour leur apprendre à former le signe de notre Rédemption et à bégayer le nom par lequel nous sommes tous sauvés.

« Enfin, leur dis-je, nous avons tous, blancs et noirs, la même origine. Tous les hommes sont donc frères, aimons-nous, au lieu de nous haïr; aidons nos semblables au lieu de les détruire, recherchons la paix au lieu de continuer ces guerres de tribu à tribu qui ruinent le pays et le dépeuplent. »

Avec des si et des mais, qui supposaient l'assentiment des tribus voisines, ils me dirent qu'il en serait ainsi si je me fixais au milieu d'eux. En effet, à moins d'un prodige de

la grâce, ces bonnes dispositions seront passagères et disparaîtront probablement avec celui qui les a fait naître.

Après ces entretiens, à la suite du catéchisme, le chef, qui avait dormi pour cuver son vin, reparut, cette fois mieux équilibré. Il s'adressa à mon guide pour lui demander ce que je mangeais, ce que je buvais ordinairement.

« — Le maître, répondit celui-ci, mange ce qu'on lui offre, de la bouillie, des patates ou du manioc, des arachides; tout ce qui se mange, même de la viande quand il en trouve. Le plus souvent il boit de l'eau; mais, quand il trouve du pombé, il l'accepte avec plaisir, vu que, dans son pays, les indigènes en font d'à peu près semblable. »

Mon commensal plaidait sa cause aussi bien que la mienne; je le laissai faire, ne pouvant qu'y gagner.

« — Bien, dit le chef en retournant à sa case, j'ai du pombé à vous offrir. »

Il revint avec un panier rempli d'une bière épaisse comme de la bouillie, qu'il me présenta, après y avoir goûté le premier pour prouver que ce n'était pas du poison. Nous buvons à tour de rôle, le chef et moi, ce qui le fait redevenir d'une loquacité prolixe. Il commence à déambuler de tout côté, haranguant d'une langue épaisse ses sujets assis autour d'un grand feu; enfin il revient s'asseoir à mes côtés et annonce un discours en ces termes :

« — Vous, mes enfants, qui n'avez pas su offrir du pombé au premier Blanc venu dans notre village, écoutez votre père, imbéciles que vous êtes. »

Il puisa alors dans le panier où il laissa son discours. Il me présenta de nouveau la cruche que je refusai; ce que voyant, il me demanda si je ne voulais pas m'enivrer. Il fut

malaisé de lui faire comprendre que c'était mal de s'enivrer et il eut tout l'air de prendre ma sobriété pour une incivilité.

« Chez nous, dit-il, pourvu qu'ensuite on ne batte personne et qu'on aille se coucher, il y a pas de mal à ça. »

Sur ce, il alla finir en particulier la cruche commencée en commun.

Celui qui avait reçu l'ordre de préparer mon souper, vint me demander si je mangerais de la bouillie cuite par une femme. Sur ma réponse affirmative qui l'édifia, il remit ce soin à sa compagne. Quand je demandai le pourquoi de cette question, on me répondit :

« Chez nous, l'homme cuit sa nourriture et la femme la sienne. »

Excellente preuve de la confiance mutuelle qui existe dans ces ménages entre le mari et sa femme.

Chez Katambwa. — La plaine. — Le lion. Sa manière de prendre le gibier. — Esclave pour avoir vendu la chemise du gouvernement. — Têtes des chefs.

Le jeudi, j'avais atteint le but principal de mon voyage, la plaine de Katambwa, traversée dans toute sa longueur par un affluent du Lufuko, du nom de Nubiyi. Visiter ce pays fut le travail de deux journées de promenades peu agréables à travers des bois, des marécages et des champs autrefois cultivés, mais actuellement privés de bras par la

traite et les exactions des métis, qui avaient établi près de là leur centre d'opérations. La plaine est belle, immense, fertile, et peut être arrosée en toute saison, en détournant le cours du Nubiyi. Malheureusement, elle est marécageuse par endroits, et par conséquent malsaine pour des Européens. Mais de petits travaux de drainage, faciles à exécuter, la rendraient entièrement habitable, surtout pour des noirs.

Dans l'état actuel, une partie seulement, celle du sud-est, semble réunir toutes les conditions que demande l'établissement d'une mission avec terrain libre, où vingt à trente villages pourraient se fixer. C'est une plaine ronde, monotone, sans arbres, absolument inculte, mais riche et fertile; la terre d'alluvion domine. Elle est bordée d'assez hautes collines qui ferment l'horizon, emplacement tout désigné pour l'habitation des missionnaires. Si Dieu veut bien accroître nos modiques ressources et le nombre des missionnaires, cette position unique pourrait être occupée sous peu. Nous avons tout un essaim de ménages à y envoyer. Nos néophytes, avec les procédés un peu perfectionnés que nous leur enseignons, pourront exploiter les mines de fer qui se trouvent dans les environs et se procurer en outre le vêtement bien simple dont ils ont besoin. Ils pourront également utiliser le ruisseau salé qui coule non loin de là. Les indigènes savent en tirer du sel; mais leurs procédés primitifs laissent se perdre une source de bénéfices réels, dont ils pourraient avantageusement profiter.

En attendant, le ruisseau continue à couler, les éléphants se promènent dans cette plaine, les hippopotames y trouvent leur pâture, de nombreux troupeaux de buffles y paissent à côté des zèbres, des ânes sauvages et d'une grande variété

d'antilopes. Les pintades et les perdrix rouges habitent les bois des alentours. L'homme seul fait défaut pour profiter des richesses que produit et que peut produire ce pays. Notre œuvre à nous, sera de faire revivre ces déserts, de les transformer, de civiliser les anciens habitants, une fois ramenés dans le pays d'où ils ont été chassés.

J'ai parcouru toute la contrée en compagnie du chef dépossédé, très heureux d'espérer son rapatriement parmi nous. C'est un homme à la mine patibulaire, mais au fond très aimable; il parle peu et agit beaucoup.

Il rit lorsque je lui raconte comment ses oppresseurs, les Arabes et les Métis, ont été battus d'importance à la côte et même dans l'intérieur des terres, par des Blancs appelés : *Deutchi*, qui sont nos voisins.

J'ai logé pendant deux nuits dans sa capitale provisoire; nous avons causé longuement de nos projets d'avenir et déterminé ensemble la portion de territoire qu'il nous cède pour un établissement futur. Comme prise de possession, j'ai taillé une grande croix sur un bel arbre et baptisé la colline qu'il occupe du nom de Saint-Michel.

« Mon pays est le tien, dit le chef. Quand tu voudras venir y habiter, nous te préparerons une maison et des champs. Les bras sont nombreux, » ajouta-t-il, en me montrant ses sujets armés de flèches, de lances et coiffés de plumes, dépouilles des poules et des coqs de leurs basses-cours.

Le lion habite aussi ces parages où, tous les ans, il fait de nombreuses victimes. Quoique le gibier de toute sorte y abonde, il attaque encore l'homme. Dernièrement, il avait affreusement mutilé une jeune fille; d'un coup de griffe, il

lui avait crevé un œil et emporté une joue, ainsi que le nez ; on me montra cette pauvre fille qui n'avait plus que la moitié d'une figure humaine ; je l'ai soignée, mais non guérie.

L'année précédente, un indigène vint à la mission m'offrir une peau de lion tué à coups de lances dans les circonstances que voici. Ce lion, trop vieux probablement pour chasser le gibier, rôdait autour du village où il s'habituait à prendre des chèvres, quelquefois même des enfants ou des grandes personnes. Un soir, il enleva une femme assise devant sa case et l'emporta dans les broussailles. Aux cris de la victime, le mari sortit de sa hutte, les mains vides, sans avoir même un bâton et se précipita au secours de sa femme en disant au lion :

« — Puisque tu emportes ma femme, tu m'emporteras, moi aussi. »

Un combat désespéré s'engagea alors entre l'homme et le lion ; heureusement les gens du village, attirés par les cris, arrivèrent à temps pour tuer le fauve. Le mari avait reçu de forts coups de griffes et de profondes blessures ; mais il avait sauvé sa femme.

Voici le stratagème grâce auquel le lion, fort intelligent au dire des indigènes, parvient à s'emparer de sa proie sûrement et sans fatigue. Quand il a découvert un troupeau de buffles, il l'enferme dans un grand cercle infranchissable tracé avec son urine : seule, une porte est laissé comme issue au gibier.

Les buffles, pour sortir de ce cercle, rencontrent la piste du lion dont l'odeur les effraye, ils reculent et cherchent un passage où ne soit pas le fumet du lion ; ils arrivent ainsi à la porte où la bête les attend en embuscade.

A la tombée de la nuit, les indigènes se chauffent autour d'un grand feu, pendant que je jouis de la fraîcheur du soir. Désireux de connaître un peu l'histoire ancienne du pays, j'avise un vieillard vénérable dont le vent, pendant plus d'un siècle, avait agité la chevelure. Mais un autre, plus jeune de cinquante ans, veut répondre à sa place; le vieux se pique et lui dit :

« — Vous autres, jeunes gens, qui n'avez rien vu, vous croyez être plus malins que les anciens. Puisque le Blanc m'interroge, laissez-moi lui répondre; vous allez voir que je ne suis pas plus bête qu'un autre. »

Sur ce, il commence en remontant toujours à la mode du pays, *ab oro* :

« Lorsque je suis né, dit-il, tous les jours, comme maintenant, le soleil sortait de l'eau et rentrait dans l'eau derrière les montagnes; la lune diminuait tous les jours comme maintenant pour faire les étoiles et toujours comme maintenant, apparaissait une nouvelle.

« Mon père s'appelait : le fumeur de chanvre. Son chef était Katambwa. J'ai vu quatre chefs se succéder; tous étaient de grands chefs; les nombreux villages voisins leur payaient tribut. Les Arabes n'avaient pas encore paru chez nous; nous ne connaissions pas les étoffes et nous savions nous en passer. Les prisonniers de guerre restaient dans le pays, on ne les vendait pas aux étrangers. Le pays était très peuplé, sur toutes les collines se trouvaient des villages nombreux et très grands. Les arcs à feu sont venus avec les brigands qui ont brûlé les villages et dispersé les habitants, ce qui fait que..... »

Ainsi parlait l'ancien; il n'avait pas fini lorsqu'un jeune

noir, fendant la foule, se précipite sur moi, et brise mon rosaire en essayant de déchirer mon bournous kabyle qui résiste à ses efforts. Cependant, croyant à une attaque, je me défends à coups de poings, mais il se tient toujours à mon habit que les gens lui font enfin lâcher de force. Il demande la parole et la parole lui est accordée. Il m'explique alors comment des compagnons d'un village voisin, voulant le faire esclave et le vendre, il avait connu ma présence dans le pays et s'était enfui pour venir se réfugier près de moi. Après avoir déchiré mes habits ou brisé quelque chose m'appartenant, il espérait, d'après la coutume reçue dans le pays, devenir mon homme ou, comme il le dit, mon esclave. En effet, l'obligation pour quiconque brise un objet volontairement ou involontairement de devenir l'esclave du propriétaire, est admise universellement. Je lui fais remarquer qu'il n'était pas nécessaire de me bousculer et de risquer de me crever un œil.

Je demande ensuite quel est son crime.

« Il a vendu la chemise du gouvernement, répond un loustic, et il n'en avait nul droit. »

Au fond il avait eu le seul tort de se faire justice à lui-même, ce qui est toujours un crime quand on est le plus faible. Plusieurs chasseurs, au nombre desquels il se trouvait, avaient tué un éléphant et vendu ses précieuses défenses pour des perles, des étoffes et une *kanzu* ou chemise arabe. Chacun reçut sa part ; lui seul fut oublié. Il se vengea en dérobant cette chemise qui restait du bien commun et qu'il vendit ensuite pour des vivres et du sel. Pour cette compensation occulte, il devait payer trois fois la valeur de l'objet dérobé ou se laisser vendre lui-même. Il acceptait de

payer; mais il fallait attendre, ce à quoi personne ne consentait, et c'est pourquoi, comme dernière ressource, il venait se livrer à moi, de la manière que j'ai dit.

Je lui remets deux brasses d'étoffes et le rends ainsi à la liberté. Il me témoigne sa reconnaissance d'une manière très expressive, en cabriolant devant moi et en se roulant dans la poussière, pendant que ses amis le couvrent de cendres, signe de son acquittement complet.

Parmi les sujets de Katambwa se trouve un grand chasseur d'éléphants. Il est orné de nombreux colliers de perles enfilées dans des crins pris à la queue des bêtes tuées et de bracelets taillés dans la peau des mêmes pachydermes; ce sont les insignes de son adresse et la marque du nombre des éléphants abattus. Il a entendu dire qu'en Europe existe une caverne, un puits intarissable, par où sortent les étoffes, les bœufs, les chèvres et les moutons à l'état parfait. Ce qui l'étonne, c'est que les éléphants ne soient pas de ce cortège, puisqu'on vient jusque chez eux en chercher les dents pour les envoyer en Europe. Il me demande si je ne connais pas un moyen de tuer beaucoup d'éléphants; je lui réponds qu'assurément il y en a un, ce qui excite sa curiosité et son envie de posséder un remède infaillible. Mais il est tout désappointé lorsque je lui dis que ce moyen est de viser juste.

Au milieu du village se trouvait une hutte très bien entretenue, soigneusement enduite de terre blanche, bien couverte

et entourée d'un espace circulaire balayé chaque jour. Ne doutant point que ce ne fût la case du *Mzimu*, de l'esprit protecteur de la place, je demandai son nom. On me dit que dans cette case plus soignée que les autres, était la tête du prédécesseur de Katambwa, surnommé l'incendiaire. Lorsqu'un chef passe de vie à trépas, avant de l'ensevelir on lui ôte la tête et, à sa place, on met celle de son prédécesseur qui a été conservée dans ce but. La sienne est destinée à son successeur et devient l'objet de la vénération du public. Tous les chefs se passent ainsi successivement leurs têtes en emportant dans la tombe celle du prédécesseur. Cette tête du défunt devient l'objet de nombreuses superstitions, et au cas de fortune adverse, de guerres, d'attaques imprévues, elle est toujours la première chose que l'on pense à sauver du pillage.

Le Mo'ero, le Nemba, le Lualala, ruisseau salé. — Retour précipité.

J'avais atteint la ligne de partage des eaux du Tanganika et du Mo'ero. Devant moi s'ouvrait la route qui conduit à ce dernier que j'ai tant de fois désiré visiter pour explorer ses alentours qu'on dit très fertiles et composés de plaines immenses. Aux pieds des montagnes qui séparent l'Urua du Marungu ou des Watumbué, coule la petite rivière Nemba, qui, après avoir traversé un superbe pays, l'Urua,

dont je n'ai vu qu'un coin, va se jeter dans le Lualala pour ensuite grossir le Congo. Pays inconnu comme celui où j'étais, champs ouverts aux explorateurs qui n'ont point encore foulé cette terre. Pour moi, l'obéissance m'arrêtait là, je n'avais pas la permission d'aller plus loin.

Il me restait, en revenant sur mes pas, à remonter le petit ruisseau salé dit Nganza jusqu'à sa source, pour voir si, vu la salure intense de ses eaux, il ne sortait point d'une montagne de sel. Depuis une journée, je marchais vers ce but lorsqu'un courrier, lancé à toutes jambes à ma recherche, m'apporta une lettre du P. Coulbois. Cette lettre m'apprenait la mort de Mgr. Bridoux.

Cette nouvelle, reçue au milieu d'un pays sauvage, interrompit mon voyage. J'avais ordre de rentrer au plus vite. Je repris donc le chemin de la mission où j'arrivai après trois étapes de douze heures de marche chacune. Le R. P. Coulbois m'y attendait pour retourner à Lavigerie-Ville, où le P. Moinet se trouvait seul avec les Frères depuis la mort de Monseigneur.

En terminant, je recommande à ceux qui s'intéressent à nos œuvres, de prier le bon Dieu, d'une manière toute spéciale, pour ces pauvres sauvages du Marungu au milieu desquels je viens de jeter la divine semence de l'Evangile. Les prières de nos bienfaiteurs attireront sur elle la rosée du ciel qui la fécondera. L'état moral de ces populations sauvages est bien dégradé; mais, avec la grâce de Dieu,

Mgr. Léonce BRIDOUX
ÉVÊQUE D'UTIQUE
DEUXIÈME VICAIRE APOSTOLIQUE DU TANGANIKA

elles se relèveront pour retrouver leurs titres de créatures raisonnables créées comme nous à l'image de Dieu. Nous fondons de grandes espérances sur ce pays, surtout lorsque nous comparons l'état actuel des populations chrétiennes qui nous entourent à ce qu'elles étaient il y a quelques années. Enfin, nous ne pouvons oublier, nous, missionnaires, que le premier juste entré au ciel a été le bon larron.

CHAPITRE VI

L'agriculture au Tanganika.

Dans les régions intertropicales situées sur les rives du Tanganika, la terre, inondée de pluie et de soleil pendant une période de l'année qui varie entre six et neuf mois selon la latitude et le voisinage des hautes montagnes, est d'une fécondité inouïe, et produit à peu près tout ce que l'on veut, ne réclamant que la moindre somme de travail possible. Si donc l'on y rencontre trop souvent d'immenses poris ou déserts couverts de broussailles ou de jungles, c'est l'homme seul qu'il faut accuser. Là où il ne cultive pas, il détruit, et il est surprenant de trouver encore des montagnes couvertes de magnifiques forêts, alors que chaque année l'incendie allumé par les indigènes détruit souvent, avec toutes les jeunes pousses, des arbres vigoureux qui trouvent à peine aux plus hauts sommets un abri contre les flammes.

La force exubérante de la nature est telle que les terres

cultivées elles mêmes se couvrent bientôt après la récolte d'herbes qui atteignent facilement plusieurs mètres de hauteur. Dès que ces herbes commencent à se dessécher, en juillet d'ordinaire, on y met le feu. L'on voit alors d'immenses incendies parcourir les plaines, monter à l'assaut des plus hautes montagnes avec la rapidité du vent qui les alimente, et couvrir partout le sol de cendres qui suppléent à l'engrais que la paresse de l'homme se refuserait absolument à lui donner. Peu après et avant les pluies, l'on voit la terre se couvrir de verdure, et les troncs des arbres calcinés produire de nouvelles pousses. Il suffit dès lors, aux premières pluies, de gratter un peu la terre avec la boue, et de déposer les semences dans son sein. Sous l'action de l'humidité et du soleil, la germination se fait rapidement, et, selon la nature des semences, l'on récolte deux, trois ou quatre mois plus tard.

Les indigènes, pour peu qu'ils ne soient pas par trop indolents, font deux récoltes par an. D'ordinaire ils cultivent des patates après le maïs, ou bien ils font deux récoltes de maïs; d'aucuns se contentent de cultiver en même temps que le maïs, le sorgho ou le manioc qui poussent sur de petits talus, des patates lesquelles viennent dans les sillons.

Dans les lits desséchés des torrents et sur les bords des rivières, l'on peut cultiver pendant toute la saison sèche, car la terre y conserve une certaine humidité, et en outre, l'oumandé ou vent de terre du sud-ouest et du sud-est, qui souffle assez régulièrement vers le lac, se sature d'une humidité suffisante pour entretenir la fraîcheur à la surface du sol.

La régularité des pluies est le facteur le plus puissant

et le plus important de la culture. Quelques semaines de sécheresse durant la Mazika ou saison des pluies, peuvent compromettre la plupart des récoltes. Il y a ordinairement pendant la mazika une lune sèche appelée la petite Kipoa (saison sèche), de janvier à mars, alors que les récoltes sont déjà assurées ; elle est suivie des pluies les plus abondantes. J'ai vu tomber jusqu'à un décimètre d'eau dans une nuit. Une telle abondance est l'exception, mais des pluies de 30 à 80 millimètres ne sont pas rares.

Après avoir parlé des cultures indigènes, je dirai quelques mots de celles que les missionnaires ont introduites.

Les principales graminées cultivées par les indigènes sont le sorgho, le maïs, le riz et la canne à sucre.

Le sorgho (*horcus sorghicus de Linné*) appelé moutama est une espèce de gros millet dont le rendement est facilement de 200 à 300 pour un. Les tiges s'élèvent jusqu'à 4 et 5 mètres de hauteur, et il fournit deux variétés de graines, l'une blanche et l'autre rougeâtre.

On les réduit en farine, et on en fait ensuite des bouillies ou de la pâte noire. L'on en obtient, en outre, par la fermentation une liqueur enivrante que l'on nomme pombé. C'est une espèce de bière à couleur terreuse, et l'Européen doit être habitué à ce nectar des nègres pour le préférer à l'eau.

La fabrication du pombé entraîne la culture d'une autre graminée, l'ulezi (*eleusine coracana*). Le grain est petit, rougeâtre et sa farine ne fournit qu'une mauvaise bouillie ; on ne l'utilise généralement que pour en retirer par la germination une levûre qui convient à la fermentation de la bière.

Le millet que l'on rencontre presque partout dans l'Afrique intérieure, est aussi cultivé au Tanganika.

Le maïs occupe une place importante dans les cultures indigènes comme plante alimentaire. Les noirs en mangent les épis grillés ou cuits à l'eau bouillante, ou le réduisent en farine pour en faire de la bouillie. En 1889, il a rapporté 150 p. 1 à la mission de Karéma. Les indigènes en font souvent deux récoltes par an.

Le riz est d'un excellent rapport dans les bas-fonds et les endroits humides, et l'on pourrait en certains endroits en faire deux récoltes par an. En 1889, il a rapporté à Karéma 106 p. 1. Les noirs le mangent volontiers, mais ils le considèrent plus comme nourriture de luxe que comme nourriture substantielle, car, disent-ils, il est aussitôt digéré, et il ne donne point de force, ce qu'il faut attribuer à sa petite quantité de matière azotée (3,60 p. 100). On en compte de nombreuses variétés, riz blanc, riz rouge, mais les plus communes au Tanganika sont le boungala et le chindano (aiguille).

La canne à sucre ou canamelle (saccharum officinarum) est une culture de luxe pour les indigènes. Cette graminée des régions intertropicales réussit très bien dans les endroits un peu humides, et ses tiges atteignent facilement quatre mètres de hauteur. Notre plantation de Kibanga nous permettra bientôt, nous l'espérons, de fabriquer sur place un peu de sucre ou au moins de la cassonnade.

Le manioc (manihot utilissima) est une des plantes qui sert le plus à l'alimentation d'un grand nombre de populations du Tanganika, en raison de l'abondance de ses produits et du peu de travail qu'exige sa culture. Il se plaît dans les terrains légers et sablonneux et ne demande pas une trop grande humidité. Pour le planter, il suffit de réduire en

fragments d'une palme la plante de l'arbrisseau qui s'élève de 2 à 3 mètres de hauteur. Le manioc est vivace et ses racines n'atteignent ordinairement une grosseur convenable qu'au bout de 18 mois. Les racines se conservent facilement en terre pendant deux ans après leur développement et les indigènes les extraient toute l'année, ce qui leur permet de réserver leurs petits greniers pour les grains; elles acquièrent facilement alors un volume minimum de la grandeur et de la grosseur du bras. Nous en avons extrait à Karéma qui mesuraient $1^{m}40$ de long et $0^{m}15$ de diamètre; au Massanzé, nous en avons mesuré une de deux mètres de long.

Le manioc est une euphorbiacée et il contient dans ses racines un suc vénéneux (acide cyanhydrique) que l'infusion dans l'eau, l'exposition à l'air et la cuisson font disparaître. Ces opérations auxquelles les natifs ne manquent pas de se conformer, suffisent amplement pour volatiser le principe délétère que les racines puisent à l'état frais dans le liquide blanc dont elles sont gorgées. On en obtient alors une fécule qui entre pour une proportion considérable dans l'alimentation des natifs. Ils la mangent en bouillie ou en font des pains dont la saveur est assez agréable.

Le manioc doux et non vénéneux est souvent mélangé au manioc amer. Quand les indigènes veulent manger les jeunes pousses qu'ils se contentent de faire bouillir dans l'eau ou cuire sous la cendre quand ils ne les mangent pas crues, ils prennent toujours la précaution de les goûter et de rejeter celles qui sont amères. La croissance du manioc doux est moins rapide et c'est probablement le motif pour lequel il est moins commun.

C'est la fécule de manioc, on le sait, qui fournit le tapioca;

cuite dans le lait, elle nous fournit ordinairement le matin un excellent déjeuner.

Les noirs utilisent les feuilles de l'arbrisseau pour en faire une décoction qui rappelle, mais de bien loin, les épinards.

La patate (convolvulus batatas de Linné) pousse presque sans culture, et donne des tubercules qui dépassent parfois la grosseur de la tête et pèsent de 10 à 15 livres anglaises. Ils sont farineux et sucrés, mais moins nourrissants que la pomme de terre; on peut en faire facilement plusieurs récoltes par an. La culture est des plus simples; il suffit, en effet, d'enfoncer dans la terre préparée à l'avance les tiges de la plante.

L'Igname (dioscorea ou helmia bulbiferi) n'est pas cultivée en grand, mais on la trouve presque partout sous deux variétés. Ses tubercules fournissent un aliment à la fois sain et nourrissant; ceux de l'espèce la moins commune sont énormes et présentent à leur extrémité des lobes épais qui les font ressembler au pied de l'éléphant; ils pèsent jusqu'à 25 kilogrammes.

La banane (musa) mérite à plusieurs titres une mention toute spéciale. Un gros régime de bananes peut contenir de 150 à 200 fruits et peser de 25 à 40 kilogrammes. Nous avons compté à Lavigerie-Ville jusqu'à 300 fruits sur un régime pesant 32 kilogrammes. En moyenne, chaque pied produit 50 kilogrammes de fruit; aussi n'est-il pas de plante qui, sur un si petit espace de terrain, puisse produire une masse de substance nourrissante aussi considérable; on a calculé qu'elle en rapporte 135 fois plus qu'un champ de blé et dit, avec raison, qu'il était impossible de mourir de faim là où on la cultive.

Les indigènes la mangent mûre ou verte; dans le dernier cas, ils la font cuire.

Les espèces les plus communes sont le musa paradisiaca, dit vulgairement figuier d'Adam, et le musa sapientium, dont le fruit est plus sucré et plus petit. On trouve aussi le musa cocinea à spathes rouges et plusieurs autres espèces dont je cite le lukata qui, plus grande que le musa paradisiaca, se mange ordinairement cuite, le mkono ya tembo (trompe d'éléphant) ainsi appelé à cause de sa longueur, le vione de grandeur moyenne qui se mange mûr, et le mzovou petite espèce peu agréable au goût, mais cependant très estimée, parce qu'elle sert à fabriquer le mzoga, liqueur très alcoolique douce ou sèche selon le degré de fermentation.

Nous sommes parvenus à faire du très bon vinaigre de banane.

Comme légumes, le pays produit le haricot avec ses nombreuses variétés; l'une d'elles, aux tiges grimpantes, produit des fruits aussi gros que la fève. A côté des petits pois qui souvent valent ceux d'Europe, nous trouvons le konde qui ressemble au pois chiche, le chooks qui tient du petit pois et de la lentille, et le baazi, sorte de pois de baie croissant sur un arbuste qui a beaucoup de ressemblance avec le laburnum.

Les natifs cultivent plusieurs variétés de courges et de citrouilles qu'ils désignent sous le nom générique de maboga (légumes) et des pastèques qui valent celles de l'Algérie pour la grosseur et la saveur.

On trouve encore le petit piment rouge, le concombre sauvage (matounga ya mwitu), une tomate indigène qui est jaune et presque ronde, une variété d'aubergine qui d'ordinaire est aussi ronde, une espèce de salsifis nommés nyum-

bo, qui se rapproche de la scorsonère mais lui est bien supérieure pour le goût, la pariétaire qui peut remplacer les épinards, mais est bien inférieure aux feuilles de l'arum esculentum. Les rhizonus de la colocasse (arum esculentum, colocassia antiquorum) fournissent un aliment rappelant le goût de l'arow-root. Les jeunes pousses et le pétiole cuits à l'eau font un bon légume légèrement purgatif.

Le pourpier pousse partout à l'état sauvage.

Le matougou est le fruit d'une liane. Les bulbes se développent sur les tiges grimpantes à l'aisselle de chacune des feuilles. Ils ont le goût de la pomme de terre et ressemblent pour la forme au foie de l'homme; peut-être est-ce l'helmia nyitti du Haut-Nil.

Les noirs du Tanganika fabriquent de l'huile principalement avec l'arachide, le sésame, le ricin et les graines du palmier élaïs.

L'arachide ou pistache de terre (arachis hypogæa, de la famille des papilionacées), connue en Algérie sous le nom de cacaouette, produit son fruit sous terre. Ses feuilles supérieures ou aériennes demeurent stériles, tandis que les inférieures se recourbent vers la terre aussitôt après la fécondation et y enfoncent leurs fruits. Elle a rapporté en 1889 à Karéma 150 pour 1.

Les graines se mangent cuites dans l'eau ou grillées sous la cendre; elles sont de la grosseur d'une noisette et ont une saveur agréable.

On les cultive surtout pour l'huile dont elles fournissent le tiers ou la moitié de leur poids. Dans le premier cas, l'huile obtenue vaut celle d'olive; dans le second, elle est très propre à l'éclairage et à la fabrication du savon fin. Le marc possède

encore des qualités nutritives et les indigènes en sont très friands.

Il existe une variété d'arachides nommée djugu mawe, beaucoup plus dure, que les indigènes mangent comme légume, après l'avoir fait longtemps bouillir.

Le creton (curcas purgans) et surtout le ricin poussent en beaucoup d'endroits à l'état sauvage. Les indigènes font avec les graines du ricin de l'huile qu'ils ne savent pas purifier, et dont ils ignorent absolument l'usage médicinal ; ils ne l'emploient que pour les onctions du corps. Nous avons expérimenté avec succès l'huile de ricin pour l'éclairage.

Le sésame (sesamum orientale), cultivé en grand dans certains pays, en particulier dans l'Ourouha, fournit une huile bonne à manger, quoique un peu siccative; les natifs l'emploient également pour les onctions du corps.

Le palmier élaïs apparaît en beaucoup d'endroits du Tanganika, surtout au nord où il couvre parfois des plaines d'une étendue considérable. Les fruits suspendus en grappes énormes, fournissent une huile que les indigènes emploient généralement comme assaisonnement dans leur alimentation.

Les fruits sont écrasés, puis soumis à l'ébulition. Après le refroidissement, l'huile est recueillie dans de grands pots de terre d'une contenance de 12 à 20 litres. Elle ressemble à du beurre mou dont la teinte serait rougeâtre. Peu agréable au palais des Européens qui lui préfèrent sans contredit l'huile d'arachide, et, à défaut de celle-ci, l'huile de sésame, elle est très précieuse pour la fabrication du savon, et surtout pour l'éclairage. Elle brûle sans fumée et dégage une odeur assez agréable.

De la sève de l'elaïs les riverains obtiennent une liqueur énivrante qu'ils aiment au point de ne pas reculer pour se la procurer devant le sacrifice de ce bel arbre. Ils lui coupent la tête et recueillent ensuite du tronc une vingtaine de litres de ce nectar nommé mlovou.

Nous avons reconnu à plusieurs endroits le muscadier (myristica sebifera), nommé aussi porte-suif ou arbre à chandelle et le mpeta, grand et bel arbre de haute futaie dont le fruit est un noyau de la grosseur d'une amande qui contient une huile parfumée. Cet arbre se voit communément sur une grande partie de la rive occidentale du Tanganika.

Dans les belles forêts du l'Ugoma croissent le mkueme (teifaria pedata), liane dont les graines donnent 90 p. 100 d'huile excellente à manger, et l'arbre à beurre (bassia butyracea). C'est un grand et bel arbre de 10 à 15 mètres de hauteur dont le fruit est une baie contenant de 3 à 5 graines. Ces graines renferment une substance comestible analogue au beurre, mais qui durcit promptement : c'est le beurre de Galam.

On rencontre presque partout au sud du lac un bel arbre nommé chikizi dont le fruit est capsulaire et contient six graines. Les noirs en obtiennent une huile de couleur rouge qui n'est point comestible, mais dont ils se graissent le corps et les cheveux.

La nature n'a pas, on le voit, ménagé aux noirs habitants de l'Afrique équatoriale les végétaux nécessaires ou utiles à leur alimentation. Il est rare cependant de trouver dans le même lieu plus de trois ou quatre variétés de culture. Le nègre est sobre dans sa vie ordinaire, et surtout il n'aime guère le travail. Il sait donc se contenter d'un ou de deux

farineux, de quelques herbages et de sa bière indigène. Le commerce d'ailleurs est presque nul et sans débouchés. Comment l'indigène pourrait-il écouler le surplus de ce qui lui suffit ?

Si, par hasard, une culture vient à manquer une année, une autre réussit, et si parfois, à la suite d'une guerre, le nègre se voit menacé de privations, il peut espérer qu'avec un peu de travail, la famine ne saurait être de longue durée, et il se contente, en attendant, d'herbes et de fruits sauvages.

Le noir du Tanganika tire encore profit au besoin de quelques arbres et de certaines plantes qui ne demandent pour pousser que d'être protégés contre la destruction de l'homme. Citons le borrassus flambelliforme ou palmyra dont le fruit de la grosseur de la tête d'un enfant et assez semblable au coco de mer des îles Seychelles, est presque rempli par un volumineux noyau et ne contient que peu de chair. En vieillissant, le borrassus perd ses palmes et apparaît comme un long cylindre perpendiculaire.

Plusieurs variétés de strychnos comestible, le mtogone, le mlobe, le matouga. Le fruit du matouga (strychnos edulis) parvenu à sa maturnité, a la couleur d'une orange. Son écorce très dure renferme de gros noyaux couverts d'une pulpe jaune ayant une saveur aigre-douce qui rappelle le goût de la mangue et flatte agréablement le palais. On mange ce fruit sans péril aucun, la noix qui contient le principe vénéneux étant trop dure pour être digérée.

La vigne sauvage se retrouve partout au Tanganika sous plusieurs variétés. Ses racines bulbeuses et sa tige qui périt chaque année, ne permettent pas de l'assimiler à la vigne à laquelle elle ressemble par les feuilles et les fruits. On la

voit souvent enlacer ses sarments autour des arbres géants, et s'élancer d'un seul jet jusqu'à leur sommet. Elle a alors des grappes énormes et serrées portant jusqu'à 30 et 40 kilogrammes de raisin, espèce de verjus peu agréable au goût.

Les champignons abondent comme en Europe et l'indigène en distingue très bien les variétés bonnes ou mauvaises.

Il n'apprécie point le pourpier, l'oseille sauvage, l'asperge sauvage et d'autres herbages comestibles.

Le tabac est partout cultivé, car aucun noir, homme, femme ou enfant, ne saurait se passer de ce fameux narcotique. Celui du Massanzé est le plus renommé et peut rivaliser avec le meilleur d'Amérique.

Le chanvre sauvage (cannabis sativa) serait très utile, s'il ne fournissait que la matière d'excellents cordages, mais malheureusement il fournit surtout à un trop grand nombre d'indigènes le moyen de s'abrutir.

Nous croyons avoir reconnu l'indigotier dans l'Oukaendé et dans l'Oulipa.

J'ai vu dans les forêts du Marungu, en particulier au sommet du Mzawa, qui s'élève à 2300 mètres d'altitude, une espèce d'usnée pendant en longues masses de filaments rameux et entremêlés, dont on pourrait peut-être extraire une teinture comme celle que fournit l'usnée fleurie au Pérou.

Le caoutchouc est fourni par des lianes, des arbres et des arbustes qui se rencontrent presque partout.

Parmi les végétaux que le natif du Tanganika peut encore utiliser, citons le cotonnier qui pousse partout à l'état sauvage et que beaucoup de tribus emploient pour le tissage, l'ouatier ou msoufi (asclepias syriaca) la racine Bochmeria nivœa dont il fabrique des cordages et des filets, la ramie, une

plante nommée boulouba et un arbrisseau épineux qu'il utilise dans le même but, les roseaux matetés qui encombrent tous les marécages ainsi que les embouchures des rivières et dont il confectionne des nattes; les bambous qui nous fournissent des bois de charpente, de nombreuses variétés de lianes qu'il emploie pour relier les poteaux de ses cases et fixer les herbes qui recouvrent les toits, l'ambath ou bois liège (herminiera) dont il se sert comme flotteur pour ses énormes nasses et dont il fabrique parfois de petits radeaux, le rotin ou rotang dont il confectionne des cannes. Le luminou ou msakari et les nombreuses variétés d'acacia lui fournissent du bois de chauffage et même de construction.

Parmi les arbres dignes de mention nous rencontrons d'abord plusieurs espèces de ficus. Le mbouzou dont l'écorce battue fournit une étoffe végétale atteint parfois un développement considérable. Je puis citer comme modèle du genre un individu que j'ai vu à Kafissia, ville de l'Oukaendé. Ses branches s'étendent au loin étayées par des pieux, et il ombrage toute la place publique qui peut contenir un millier de personnes.

Le miombo dont l'écorce sert à fabriquer des paniers, voir même des pirogues. Les huttes et les retranchements n'ont le plus souvent d'autres bois de charpente et l'écorce battue sert également à confectionner des vêtements.

Le mla mdege (nourriture des oiseaux) que je crois être le ficus religiosa ou figuier des pagodes. Le dieu Vichnou vit le jour sous cet arbre qui, pour cela, est regardé comme sacré dans l'Inde.

Mentionnons ensuite le mkorongou, probablement le ptérolobe sautaloïde et le mkoula, dont les indigènes obtiennent

en réduisant le cœur en poudre, un fard et une teinture rouges très estimés.

Le mzovou (arbre éléphant) qui sert à la fabrication des bateaux. Cet arbre géant se voit particulièrement dans les forêts vierges de l'Ougoma, du Maroungou et de l'Oukaendé. Dans une promenade que je fis en compagnie du Père Guillemé, supérieur de la mission de Mpala, au mont Mzawa (Marungu) dont l'altitude est de 2300 mètres, nous les comptâmes par milliers au sommet et dans les ravins de cette montagne. Droits comme des flèches, ils mesurent 30 mètres au moins de la racine à la naissance des branches. Des Wagonas nous en fabriquaient alors des barques en creusant leurs vastes troncs, barques mesurant de 12 à 15 mètres de longueur sur 1m40 de largeur.

Le mbouga et le mvoulé ou moukama, arbres également géants de nos forêts.

Le mparamousi, cactus elongatus ou platane d'Egypte qui, disent les indigènes, annonce, quand ses premières feuilles commencent à sortir, l'arrivée de la mazika ou de la saison des pluies.

Le mzima, qui a la couleur et la dureté du buis.

Le teck ou mlinga.

Le mpingou, sisam de l'Inde (dalbergia sissoo), faux ébénier d'une belle nuance cependant et d'un beau bois servant à fabriquer des manches de lance et de hache.

L'Euphorbe candélabre qui forme des haies impénétrables.

Le moavi dont l'écorce fournit un toxique violent trop fréquemment employé pour l'ordalie.

Le saucissonnier (kigelias) dont les fruits d'ailleurs inutiles ressemblent à de volumineux saucissons.

Le pandanus ou vaquois, qui pousse au bord des rivières, et le dattier sauvage utilisés pour la confection des nattes.

Le tamarinier (tamarinis indica), que je ne sache pas classé dans la pharmacopée indigène.

Plusieurs espèces de caroubier dont l'indigène mange les grains.

Enfin un grand nombre d'arbustes qui fournissent des fruits sauvages. Signalons le foufou qui donne une espèce de prune, le masoukou (strychnos edulis), le mtogoné, variété de strychnos, l'ungo maungo qui tient de la pomme et de la prune, l'amasou, le macho ya mtala, sorte de petite prune et le mboubousi dont les petites graines rouges sortent à fleur de terre.

Les fleurs indigènes que nous avons rencontrées sont assez rares et j'en épuiserai à peu près la série en signalant le bluet, une autre centaurée absolument semblable mais à fleur rouge, la balsamine, la pariétaire, le pétunia, le glaïeul, la sensitive, le basilic ; la menthe sauvage, la mauve, la digitale et quelques espèces inconnues. La digitale en particulier abonde dans les champs et les indigènes la font détremper pour la mêler à la terre dont ils enduisent l'intérieur de leurs cases ; elle remplace pour eux la colle.

Les fleurs ne semblent s'épanouir que dans les pays civilisés où on les cultive. Le sauvage est aussi indifférent à leur parfum qu'à leur beauté. Elles ne sont pour lui que de l'herbe : madyani.

Dans les marais, l'on rencontre des nénuphars aux couleurs variées (nymphœa stellata, nymphœa lotus). Les bords des rivières sont fréquemment garnis du papyrus qui atteint

jusqu'à 3 mètres de hauteur et que j'ai rencontré mais rabougri, jusqu'à 2000 mètres d'altitude.

Cultures introduites par les missionnaires.

Le froment semble difficile à acclimater et nous n'avons encore pu le cultiver que sur une petite échelle. Il atteint difficilement un mètre de hauteur et craint également trop d'eau et trop de soleil. Pour réussir un peu, il faut le semer au milieu de la saison des pluies en janvier ou février, ou à la fin de cette saison, à la condition de l'arroser tous les deux jours. Semé aux premières pluies, il pousse très vite, mais ses épis sont vides ou ne contiennent que de mauvaises graines.

Nos potagers commencent à nous fournir beaucoup de nos bons légumes d'Europe qui, dans plusieurs de nos missions, réussissent à merveille. Je puis nommer la pomme de terre, le chou, le chou-fleur, le chou-rave, la betterave, la carotte, le radis, le navet, la chicorée, la laitue, l'aubergine, la tomate rouge et jaune, le cresson, le persil, le cerfeuil, l'oignon, etc. Le seul désavantage est que beaucoup de ces légumes ne donnent point de graines et que nous devons en faire venir d'Europe.

L'arboriculture est florissante, surtout à Lavigerie-Ville, où l'on a réussi à acclimater beaucoup d'arbres fruitiers de Zanzibar.

Le goyavier (psidium pomiferum).

Le corossol (anona).

Le papayer (carica papaya).

La pomme cannelle.

Le citronnier et le cédratier ; l'oranger qui, faute de pouvoir être greffé, ne donne encore que des oranges sauvages.

Le manguier (anacardium mangiferum ou mangifera indica).

Le grenadier (punica granatum) ; le palmier-dattier qui donne ses fruits jusqu'à fleur de terre au bout de 3 ou 4 ans.

Le cocotier.

Comme fruits, nous avons encore l'ananas (bromelia ananas) et la fraise du cap, qui rappelle la groseille à maquereau. Nous cultivons le framboisier que nous avons trouvé dans le pori.

Nous avons importé le savonnier (sapindus saponaria) et le caféier dont les jeunes pousses promettent bientôt des fruits à Lavigerie-Ville. L'Eucalyptus semble devoir s'acclimater dans cette mission où un individu a atteint six mètres de hauteur en une année. L'espèce gigantéa est celle qui réussit le mieux.

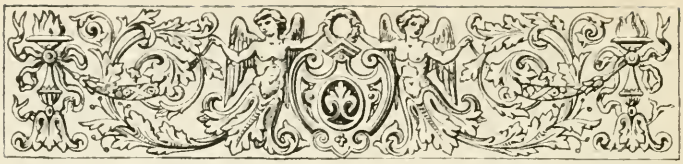
N'oublions pas la vigne dont le succès toutefois est encore à l'état d'espérance. Les nombreux essais de production que nous avons faits par des plants importés d'Algérie n'ont pu réussir, à cause de la longueur du voyage. Mais enfin avec de la graine de raisin, nous avons pu obtenir quelques jeunes pousses dont nos regards impatients et avides suivent chaque jour la croissance. Quel bonheur si nous pouvions enfin arriver à nous procurer sur place le vin du Saint Sacrifice qui nous coûte de transport de 12 à 15 francs le litre.

En résumé, les régions situées sur les rives du Tanganika

arrosées par des pluies régulières et abondantes et par les nombreux torrents et rivières qui portent à cette grande mer intérieure le tribut de leurs eaux, ont toute la fertilité des pays intertropicaux, et la terre récompense avec une largesse inconnue en Europe le moindre travail de l'homme.

Un étranger visitant nos missions les plus anciennes du Tanganika, serait émerveillé et se croirait transporté dans de ravissantes oasis encadrées d'immenses déserts.

Emerveillé surtout il serait de voir la transformation opérée chez les indigènes devenus chrétiens. Sans délaisser la culture matérielle, celle des âmes nous préoccupe bien autrement, et notre principal, je dirai notre unique souci, est d'orner les parterres que le Seigneur s'est choisis dans les régions si désolées du Tanganika. Non, le noir régénéré par la religion de Jésus-Christ et par le travail n'est plus le nègre sauvage. L'amour et la pratique de la vertu et du devoir ont succédé aux instincts de la brute, les nobles sentiments du cœur se sont éveillés en lui, et il est devenu digne d'occuper sa place parmi les vrais enfants de la grande famille chrétienne.



Mission de Mpala 21 Octobre 1891.

A la vénérable personne qui par sa généreuse aumône a bien voulu nous aider dans l'établissement de nos villages chrétiens du Haut-Congo Belge.

Le village qui a été fondé avec votre généreux secours, est situé dans la riche plaine de Mpala, sur la rive gauche du Loufoukou et porte le nom de St-André du Sacré-Cœur.

J'avais été chargé, l'année dernière, par le regretté Monseigneur Bridoux, de diriger les travaux que nécessitait cette nouvelle fondation et je m'y étais mis avec d'autant plus d'ardeur que nous n'avions pas encore de village chrétien dédié au Sacré-Cœur. L'œuvre commencée fut menée à bonne fin. En moins de six mois, l'emplacement désigné fut préparé et les maisons destinées à recevoir les ménages furent construites. Pour ce village chrétien nous avions choisi, au milieu de la plaine, un petit monticule, couvert d'une petite forêt de hautes futaies et de broussailles épaisses, regardée par les indigènes comme un bois sacré, habité par

les esprits mauvais. Au centre se trouvait un arbre séculaire qui était considéré comme la demeure de leur grand mzimou (divinité), et au pied duquel on venait offrir des sacrifices à diverses époques de l'année, principalement à l'époque de la pêche. A la nouvelle que nous voulions établir là un village, les indigènes s'émouvaient à la pensée de notre audacieux projet, qui ne tendait rien moins qu'à déloger leur mzimou pour nous mettre à sa place. Le siège était fait, la cognée était déjà à la racine de l'arbre ; ils n'avaient rien à dire, ils eurent la bonne idée de se taire, laissant tout entre les mains de l'esprit puissant qui saurait bien se défendre contre ceux qui voulaient le déloger. Ils se disaient même entre eux : laissons-les faire, toutes leurs haches se briseront contre cet arbre possédé de l'Esprit et il arrivera malheur à ceux qui y toucheront. Aucune hache ne s'est brisée, le géant est tombé, il a servi à cuire notre soupe et la bouillie de nos néophytes. Maintenant à sa place s'élève une croix de bois. A la vue de ce fait, la crédulité des noirs et leur confiance dans leur mzimou a bien diminué. C'est ainsi que peu à peu avec leurs dieux et leurs arbres fétiches, ces pauvres sauvages laissent leurs grossières superstitions pour s'enrôler dans la milice du Sacré-Cœur.

Ce village qui n'a pas encore deux années d'existence compte déjà près de 150 habitants, car sa population s'augmente rapidement et, sous peu, le barza de prière devra faire place à une chapelle convenable, où nous pourrons aller dire la messe de temps en temps et même y fonder un pèlerinage quand nous aurons le bonheur de recevoir une belle statue du Sacré-Cœur. Il y aura là dans quelques années un centre chrétien important, car outre la sécurité, nos néophytes

trouvent près de là des champs d'une fertilité prodigieuse, où ils cultivent le maïs, le sorgho, le manioc, le riz et une quantité d'autres produits du pays. C'est la colonie du Sacré-Cœur, elle ne peut pas ne pas réussir.

Le chef placé par nous est un bon et solide chrétien, qui a reçu à son baptême le nom d'André; il a deux enfants, eux aussi très bons chrétiens, qui s'efforcent de marcher sur les traces de leur père. Habitué à commander, il mène admirablement bien tout son monde. En plus de nos visites religieuses, Charles, le médecin catéchiste de Mpala, y va deux fois par semaine soigner les malades et faire le catéchisme. A Noël prochain, cinq adultes de ce village du Sacré-Cœur, deux hommes et trois femmes, recevront le saint baptême.

Voilà, vénérée bienfaitrice, ce que nous avons fait à l'aide de votre généreuse aumône ; le grain de sénévé a été planté, il deviendra un grand et bel arbre sous la puissante protection du Sacré-Cœur. Priez pour ces ménages chrétiens, ces néophytes qui sont vos enfants adoptifs ; eux, de leur côté, je vous l'assure, prient pour vous : c'est leur seule manière de dire merci au bon Dieu qui leur envoie ces bienfaits par l'intermédiaire et les mains des âmes généreuses comme vous.

Agréez, vénérée bienfaitrice, l'expression de ma sincère gratitude avec l'assurance du faible secours de mes prières.

M. GUILLEMÉ,

PRÊTRE-MISSIONNAIRE D'ALGER.

Résumé de nos œuvres du Haut-Congo :

Lavigerieville 1400 baptêmes. Mpala, comprenant les villages St-Michel et du Sacré-Cœur, 600 baptêmes.

Orphelinats de Lavigerieville et Mpala : 300 enfants.

Mariages ou ménages : 300 à Mpala et 200 à Lavigerieville.

Rachats de l'année : 172 à Mpala, et plus de 200 à Lavigerieville. Dans le vicariat du Tanganika, les résultats sont à peu près les mêmes.

FIN

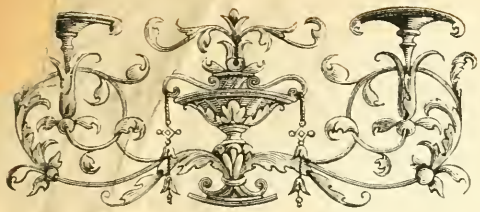


TABLE DE MATIÈRES.

PRÉFACE 1

CHAPITRE I. — Aspect du pays. — Peuples. — Gouvernement. — Mpal. — Productions. — Nourriture. — Communisme. — Amor du pombé. — Animaux. — Rareté des oiseaux. — La flore — Incendie des herbes. — Commerce. — Industrie. — Fabication du sel 5

CHAPITRE II. — Mœurs et coutumes. — Costumes. — Ornements. — Guerres. — Justice. — Maladies. — Variole. — Mode de vaccination. — Salut. — Serment. — Mariage. — Noces. — Noms modernes. — Peau de chien. — Croyance à la Divinité. — Leza. — Condamnation à mort. — Maladies par maléfices. — Mort et funérailles des chefs 16

CHAPITRE III. — Commencement de la Mission à Mpala. — Progrès rapides. — Témoignage des Arabes. — Ménages. — Rachats. — Villages chrétiens. — Catéchumènes. — Observation du Dimanche. — Orphélinats. — Métiers. — Ferme modèle ; école d'arts et métiers. — La pierre à chaux. 34

CHAPITRE IV. — But du voyage. — Départ de la mission. — Sur le Tanganika à la belle étoile. — St-Louis ou station du capitaine

Joubert. — Séparation. — Dans les montagnes. — Passage du Mlogozi. — Le Msawa. — Beautés de la nature. — Premier campement. — Installations pour la nuit. . . . . .

CHAPITRE V. — Chasse au daman. — Curiosité des femmes. — Instruction. — Découverte de la pierre à chaux. — Cavernes. — Stalactites et stalagmites. — Troglodytes. — Kakonona. — Une âme droite. — Effet du pombé. — Chez Katambwa. — La plaine. — Le lion. Sa manière de prendre le gibier. — Esclave pour avoir vendu la chemise du gouvernement. — Têtes des chefs. — Le Mo'ero, le Nemba, le Lualala, ruisseau salé. — Retour précipité 5

CHAPITRE VI. — L'agriculture au Tanganika 8

A la vénérable personne qui par sa généreuse aumône a bien voulu nous aider dans l'établissement de nos villages chrétiens du Haut-Congo Belge 100

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BV
3625
T3I65

Institut apostolique african
des Pères blancs, Mechlin
Près du Tanganika